

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

1157

REVUE CANADIENNE

REVUE
CANADIENNE

“RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS”

TROISIÈME SÉRIE

TOME DEUXIÈME

(XXV^e DE LA COLLECTION)

MONTREAL

BUREAU DE LA «REVUE CANADIENNE.»

1889

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS

A L'OCCASION DE LA CANONISATION DES BIENHEUREUX

Alphonse RODRIGUEZ, Jean BERCHMANS et Pierre CLAVER

Dans la Cathédrale d'Angers, le 18 novembre 1888.

*Appone cor ad doctrinam meam : ecce
descripsi eam tripliciter.*

“Ouvrez votre cœur à ma doctrine :
voici que je vous la montre sous un triple
aspect.”

(Proverbes, XXII, 17, 20.)

Mes Frères,

Ce n'est pas sans une raison profonde que, à l'exemple de l'immortel Pie IX, N. T. S. P. le Pape Léon XIII a voulu marquer son pontificat par la proclamation solennelle des vertus héroïques de quelques serviteurs de Dieu. La canonisation d'un saint est, en effet, la plus haute leçon morale que l'Église puisse donner au monde. C'est une affirmation éclatante du bien en face du mal qui le combat ou qui cherche à le nier. C'est la loi divine promulguée de nouveau ou du moins rendue sensible et palpable dans l'une de ses incarnations vivantes. Chaque fois que la notion du devoir tend à s'obscurcir dans les âmes, aux heures de scandale où la con-

science publique subit une de ces dépressions qui feraient craindre pour l'idée même de la vertu, l'Église redouble d'efforts pour déployer en face du monde le drapeau de la sainteté. Elle va du trône à l'échoppe, de la chaumière au palais ; à travers toutes les conditions sociales, elle va discerner quelqu'un de ces enfants ; elle va surprendre, dans la retraite où se cachait leur humilité, ces vertus obscures, ces dévouements inconnus, ces héroïsmes oubliés ; elle les examine, les pèse, les discute et, les produisant au grand jour, elle les ramasse dans une vie toute rayonnante de beauté, qu'elle place sous les yeux des peuples émus et attendris, en leur disant : voilà le bien, voilà l'idéal !

Et c'est pourquoi les canonisations de saints se sont multipliées de nos jours. En présence du mal qui s'affirme avec une audace incroyable, qui se pose hardiment à l'encontre de Dieu et de sa loi, appuyé qu'il est sur la complicité du roman, du drame, des mille voix qui partent chaque jour du théâtre et de la presse incrédule, il fallait proclamer hautement la sainteté du bien et la faire resplendir dans des figures capables d'exercer sur nos âmes les divines séductions de l'exemple. Aux passions qu'on divinise, il devenait nécessaire d'opposer les saintes austérités du devoir, les splendeurs du sacrifice, les chastes attraites de la beauté morale, les élans prodigieux de l'héroïsme surnaturel, toutes ces choses qui éclatent dans la vie des saints, et qui semblent illuminer d'une clarté nouvelle les pages de l'Évangile, parce qu'elles sont le rayonnement du Christ à travers les siècles.

Après le P. de Montfort et le bienheureux de la Salle, voici trois nouvelles figures qui nous apparaissent entourées de l'auréole de la sainteté. Elles personnifient, suivent le caractère qui leur est propre à chacune, les trois grandes vertus morales que le christianisme a enseignées au monde : l'humilité, la chasteté et la charité. Elles répondent aux trois états, aux trois degrés de la perfection religieuse, par où la Compagnie de Jésus, cette grande école de la sainteté, conduit ses membres. C'est donc en toute vérité qu'en les offrant aujourd'hui à notre admiration, la divine Sagesse peut nous répéter les paroles qui m'ont servi de texte : "Ouvrez votre cœur à ma doctrine : voici que je vous la montre sous un triple aspect." *Appone cor ad doctrinam meam, ecce descripsi eam tripliciter.* Déjà, par la voix éloquente de leurs fils, saint Dominique et saint François d'Assise ont célébré les gloires de la Compagnie de Jésus ; et voici qu'en ce moment même, saint Benoît et saint Bernard, ces

deux patriarches de l'ordre monastique, viennent, eux aussi, y applaudir dans la personne du révérendissime Père Abbé de Bellefontaine. Je ne veux être qu'un écho de leur piété fraternelle, en résumant à mon tour ces trois pages de la vie des saints, pour la gloire de Dieu et pour l'édification de cette grande assemblée.

I

Je suppose, Mes Frères, que vous tous qui êtes ici présents, vous avez lu ce livre qu'on appelle la Vie des Saints ; et si vous ne l'avez pas lu, vous ne connaissez pas encore ce qu'il y a eu de plus grand et de plus beau sur la terre ; vous ignorez les magnificences du monde moral. Sans doute, ce livre, ce n'est pas la vie des grands capitaines, ce n'est pas la vie des grands politiques, ce n'est pas la vie des grands poètes, ce n'est pas la vie des grands philosophes : il y a eu des saints qui ont été tout ce que je viens de dire ; mais ce n'est pas là ce qui leur a fait trouver place dans ce livre. On peut être petit par la naissance, petit par la fortune, petit par l'érudition, par tout ce que les hommes recherchent et admirent, et l'on peut occuper la première page de ce livre. Si vous ouvrez ce livre qui n'est jamais achevé, qui se fait à mesure que les siècles s'avancent, vous n'y trouverez ni le choc des empires ni le bruit des batailles, ni le jeu des intérêts matériels, ni toutes ces mille choses qui agitent et passionnent la race humaine : elles sont étrangères à ce livre, ou du moins elles ne font que le traverser à la hâte, et comme par accident, tant elles sont au-dessous de tout ce qu'il contient. Et cependant, vous trouverez dans ce livre si simple et si modeste, dans ces annales de la sainteté, dans cette divine épopée à laquelle chaque siècle, chaque année vient ajouter un nouveau chant, vous y trouverez réunies toutes les splendeurs du monde moral, vous y trouverez ce qu'il y a eu de plus grand et de plus beau sur la terre, parce que vous y rencontrerez à chaque page l'héroïsme de la vertu.

L'héroïsme de la vertu ! Ah ! l'humanité s'y connaît, alors même qu'elle s'en éloigne le plus sous l'empire de l'intérêt et de la passion. C'était le 3 novembre de l'année 1617. Dans la capitale des îles Baléares, un pauvre vieillard, accablé d'infirmités depuis quatre ans, venait de rendre son âme à Dieu. A l'annonce de sa mort, toute la ville de Palma s'émut comme d'un deuil public. Depuis le vice-roi

de Majorque jusqu'au dernier homme du peuple, magistrats, prêtres, religieux, personnes de tout rang et de toute condition, c'était à qui s'approcherait le plus près de ces dépouilles mortelles pour les contempler une dernière fois, s'édifier auprès d'elles, et trouver à leur contact, soit la santé du corps, soit la guérison de l'âme. Il fallut disputer à la piété populaire les vêtements du défunt, tant était grande la vénération de tous pour ses restes inanimés ; et par le fait, le jour même de ses funérailles devint pour plusieurs un jour de faveurs miraculeuses. Puis, ces démonstrations d'un saint respect à peine terminées, on vit tous les ordres du royaume s'adresser au Pape Paul V, pour appeler sur la tombe d'Alphonse Rodriguez les honneurs d'une glorification suprême.

Quel était donc cet homme dont le nom et la mémoire faisaient ainsi tressaillir d'enthousiasme tout un peuple ? Un simple domestique, un portier de collège, qui, depuis quarante ans, semblait n'avoir fait autre chose que remplir fidèlement les devoirs de son état. Mais, cet humble état, à quelle hauteur surnaturelle il avait su l'élever, en imprimant aux actions les plus communes et les plus ordinaires le caractère de la perfection chrétienne ! Près d'un demi-siècle durant, on l'avait vu rechercher les emplois les plus bas, se plaire aux offices les plus humiliants, heureux de pouvoir se mettre aux pieds des autres et se faire le dernier de tous. On l'avait vu, fidèle aux moindres choses, d'une régularité exemplaire dans tous les détails de sa charge, toujours prêt à se rendre, prompt et joyeux, là où l'appelait la voix de l'obéissance, sans jamais se laisser distraire de Dieu en conversant avec les hommes. On l'avait vu, au dernier échelon de l'état religieux, simple frère coadjuteur, inspirer aux prêtres le zèle des âmes, former des apôtres pour les missions lointaines, et soutenir tout son ordre par le conseil comme par la prière. On l'avait vu, élevé au-dessus de lui-même et transfiguré par la grâce, se faire du devoir une passion, du sacrifice une jouissance, de la souffrance un bonheur. Et parce que cette âme était ainsi unie à Dieu, tout embrasée de l'amour de Dieu, Dieu lui avait communiqué un pouvoir et des lumières qui n'étaient pas de ce monde. A cet homme qui mettait toute son ambition à ne compter pour rien, les gouverneurs de Majorque demandaient des prières, les jurisconsultes des décisions, les évêques eux-mêmes des conseils, tant l'on savait que d'héroïques vertus avaient appelé sur cette âme le don du miracle et de la prophétie. Voilà pourquoi il s'était élevé autour du cercueil d'Alphonse Rodriguez un de ces

concerts d'éloges et d'acclamations populaires, auprès desquels toute gloire humaine s'efface, et qui demeurent le privilège incommunicable de la sainteté.

Privilège incommunicable, en effet ! Vous allez en juger par un simple rapprochement. A l'époque même où cet humble frère s'efforçait d'échapper à l'attention des hommes, pour rester uniquement sous le regard de Dieu, de grands événements s'accomplissaient non loin de là. Sur le trône des Espagnes, un des monarques dont on a dit le plus de bien et le plus de mal, remplissait de sa personne toute la scène du monde. Le moindre de ses projets, vastes comme la terre, mettaient en mouvement l'Angleterre et la France, l'Amérique et les Indes. Philippe II ! Ce nom-là personnifiait aux yeux de tous le pouvoir royal appuyé sur la force du caractère et sur la supériorité du génie. Eh bien ! que reste-t-il de ce drame prodigieux, avec toute sa puissance et toutes ses splendeurs : l'Escorial, l'invincible *Armada*, un demi-siècle de rêves, de calculs, d'entreprises sans mesures et sans fin ? Tout cela est devenu un thème d'écoliers pour les déclamations de collège, comme le poète latin l'avait dit d'Annibal ; *Ut pueris placeas et declamatio fias*. Il n'est plus aucune de ces choses qui parviennent à émouvoir et à faire tressaillir une âme. Mais le portier de Majorque, mais cet homme qui, pendant tout ce temps-là, ensevelissait ses vertus dans le silence et dans l'obscurité, passant ses journées à tirer le cordon et à balayer des corridors, il est là, plus haut que jamais sur le piédestal où la religion l'a élevé, et nous voici aujourd'hui, à trois siècles de là, dans une ville étrangère à toutes ces choses, nous voici tous devant l'image de ce pauvre religieux, admirant ses vertus, implorant sa protection, glorifiant son nom et sa vie. Ah ! dites-moi, n'est-ce pas le triomphe de la grâce, le triomphe de l'ordre surnaturel, le triomphe incomparable de la sainteté ?

Et l'on parle d'égalité, de démocratie, de respect des petits et des humbles de la terre ! Et ceux qui usurpent l'emploi de ces mots, voudraient disputer à l'Église le privilège de les avoir fait comprendre au monde entier dans leur véritable sens ! Mais la canonisation d'Alphonse Rodriguez n'est-elle pas, pour les classes populaires, un titre d'honneur dont rien n'approche dans l'ordre civil et politique ? Est-il possible de glorifier davantage l'humilité de la condition, alors que le mérite et la vertu l'élèvent au-dessus de tous les avantages du rang et de la fortune ? N'est-ce pas là une affirmation, et la plus solennelle de toutes, de la supériorité du bien sur le

mal, le bien fût-il caché sous les vêtements du pauvre, et le mal eût-il tout l'éclat que peuvent donner les richesses de ce monde ? Non, il n'est rien de plus grand ni de plus beau que de voir l'Église catholique passer à côté du palais des princes et de l'académie des savants, pour aller prendre un homme dans l'emploi le plus modeste et le placer sur ses autels, à côté des Louis, des Ferdinand, des Henri, afin de montrer que le faite de la grandeur morale peut se montrer au dernier échelon de la société, et que l'outil du travailleur, non moins que le sceptre des rois, peut devenir le signe de l'honneur et l'instrument de la sainteté. Il n'est rien de plus consolant, pour les déshérités de la fortune, que d'entendre l'Église catholique chanter aux pieds d'un pauvre frère couronné par la foi : *Beatus vir qui non speravit in pecunia et thesauris.* "Heureux l'homme qui n'a pas mis sa confiance dans les biens de la terre." Si obscure et si infime qu'ait été sa condition, "il a fait néanmoins d'admirables choses pendant sa vie." *Fecit enim mirabilia in vita sua.*

II

C'était l'âge héroïque de la Compagnie de Jésus. En même temps qu'elle offrait au monde, dans le bienheureux Alphonse Rodriguez, un modèle d'humilité chrétienne, la société nouvelle, fondée par saint Ignace, poursuivait en tous sens l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait fait naître. Œuvre de lutte contre l'hérésie du xvii^e siècle, par l'action comme par la parole, sur le terrain de la doctrine et de l'enseignement ! Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis son origine, et déjà cette vaillante milice couvrait le globe. Ouvrant la voie à Canisius, Lefebvre et Lejay arrachaient à l'hérésie plusieurs villes d'Allemagne. L'Église assemblée à Trente admirait, dans Salméron et dans Lainez, la science sacrée unie aux plus hautes vertus, en attendant ces théologiens, plus éminents encore, qui devaient s'appeler Tolet, Suarez et Bellarmin. Ailleurs, des séminaires, des collèges fondés, des maisons de refuge ouvertes à la vertu en danger ou au vice repentant, des monastères rendus à l'observation de leurs règles, des églises entières retrouvant leur antique splendeur, des controverses soutenues avec éclat, l'hérésie arrêtée dans sa marche la parole de Dieu annoncée sans relâche, la foi affermie, les mœurs réformées : quel début pour cet ordre, la plus grande fondation religieuse des temps modernes, et que Dieu

semblait avoir suscité pour consoler son Église des ravages de l'hérésie et de l'incrédulité !

Et cependant, je ne sais pas si à côté de ces belles pages, par où s'ouvre l'histoire de la Compagnie de Jésus, il n'en est pas une autre plus touchante encore. Les hommes de génie ressemblent à ces chênes de la forêt qui subjuguent le regard par leur ampleur et leur élévation. Mais l'humble fleur qui croît à leur ombre, exhalant autour d'elle le parfum que Dieu lui a donné, a également son charme, plus doux et plus pénétrant. C'était l'une des preuves les plus merveilleuses de la divinité du christianisme, que d'avoir déployé, sous les yeux du monde païen, à côté des géants de la doctrine et de l'apostolat, ces âmes virginales dont l'innocence et la pureté faisaient à sa jeunesse une couronne si éclatante de blancheur. Il avait mis au cœur et fait monter aux lèvres des Agnès, des Cécile, des Agathe, des Lucie, un langage qui semblait emprunté au monde des anges ; et depuis lors, la conscience chrétienne était restée à la hauteur où l'Église l'avait élevée. L'en faire décroître en abaissant l'idéal de la vertu, pour le ramener au niveau d'une honnêteté vulgaire, au-dessus de laquelle le paganisme lui-même avait placé la domination complète de l'esprit sur les sens, ce fut la tentative de Luther et de Calvin, comme c'est l'honneur de la Compagnie de Jésus d'avoir été choisie, dans ce moment-là, pour réagir contre ces défaillances morales, en réalisant le type de la perfection dans quelques figures ravissantes de grâce et de candeur, d'innocence et de piété.

Voyez-vous, Mes Frères, ces trois jeunes hommes, je devrais dire ces trois anges terrestres, qui, douze ans après la mort de saint Ignace, vont se succéder de vingt ans en vingt ans et se passer, de main en main, la palme des vierges ? Saint Stanislas Kostka, saint Louis de Gonzague, saint Jean de Berchmans ! On dirait trois lys sortis d'une même tige pour embaumer l'Église et le monde de tout ce que la piété chrétienne a de plus suave et de plus délicat. Après la Pologne et l'Italie, après les maisons princières de l'une et de l'autre, c'est une famille d'artisans de la Flandre qui vient compléter cette trilogie de la sainteté, où, mérites et vertus, rien ne dépasse le seuil de l'adolescence. Dix-huit ans, vingt-trois ans au plus, voilà toute la durée de ces vies d'enfants arrêtées dans leur fleur. Mais quelles vies ! Au regard de la foi, elles valent des siècles par l'intensité de l'amour divin ! Et pourtant ce ne sont que des vies d'écoliers. Ne cherchez même pas de voies ni d'états extra-

ordinaires dans la vie de l'étudiant de Diest et de Malines, devenu plus tard le scolastique du collège Romain. Peut-être n'y trouveriez-vous pas, à égal degré, les ardeurs séraphiques de Stanislas Kostka, ni les faveurs miraculeuses dont il avait plu à Dieu de combler Louis de Gonzague.

Jean Berchmans, c'est la vie ordinaire s'élevant jusqu'à l'héroïsme par la continuité d'une perfection qui ne se dément pas un instant. Une âme qui se porte vers Dieu dès son premier mouvement, pour lui rester inséparablement unie jusqu'au dernier souffle de vie ; une correspondance tellement fidèle à la grâce, qu'elle prévient les attaques du mal en écartant la tentation, ce qui est le plus haut point de la sainteté ; une constance inébranlable à reprendre chaque matin le travail de la veille, pour l'accomplir selon la volonté de Dieu, études, offices de serviteur, n'importe quelle occupation du corps et de l'esprit ; un sentiment de la présence et de l'action de Dieu, que rien ne parvient à interrompre ou à diminuer, ni les choses du dehors ni le commerce des hommes, de telle sorte que la vie se transforme en une prière continuelle ; un attachement à la règle, dans les moindres détails de l'état religieux, comme si chaque exercice de piété était le seul qui fût digne d'attention ; un sacrifice absolu des sens à l'esprit, du plaisir au devoir, de la volonté propre à l'autorité ; un abandon complet à Jésus-Christ et une confiance filiale dans la bienheureuse Vierge Marie ; une telle horreur du mal et un tel amour du bien que, dans toute cette vie de jeune homme, il ne s'est pas trouvé de place pour un seul péché véniel commis de propos délibéré ; et enfin, pour ajouter un dernier trait à une si belle figure, dans cette carrière toute d'austérité, de pénitence et de mortification, point d'inquiétude ni de tristesse, une grâce et une amabilité parfaites, une humeur qui ne cesse jamais d'être égale à elle-même, un visage toujours gai et souriant, indice d'une âme où les joies d'une conscience pure maintiennent une sérénité inaltérable : *Sicut ros supra herbam ita et hilaritas ejus* (1) : voilà, Mes Frères, l'idéal de vertu et de piété que l'Église vient d'offrir à l'administration de la jeunesse chrétienne en plaçant sur ses autels le bienheureux Jean Berchmans.

Et c'est pourquoi vous avez vu, dans la journée d'hier, défiler devant l'image de ce sublime adolescent toute la jeunesse chrétienne de notre ville. Enfants des écoles des Frères, élèves de nos collègues

(1) Proverbes, XIX, 12.

catholiques, étudiants de l'Université, tous sont venus s'inspirer de si beaux exemples et recueillir de si grandes leçons. Ils sont venus apprendre, aux pieds de cet angélique jeune homme, l'amour de l'étude, le goût de la prière, le prix du travail, l'excellence de la piété, le respect de la discipline, l'esprit de soumission et d'obéissance, toutes ces choses dont notre société contemporaine a le plus besoin et qui lui font le plus défaut. Magnifique spectacle dont la ville d'Angers a été témoin en ce jour de pieux pèlerinage ! Puisse-t-il produire les fruits que nous avons le droit d'en attendre ! Car, ainsi que je le disais en commençant, les canonisations de saints ne sont pas de vaines pompes, des cérémonies destinées à frapper les yeux sans parler au cœur. Il y a là un enseignement, le plus haut et le plus utile de tous. A une époque où l'on cherche à rebaisser l'idée de l'éducation ; où, en l'absence de tout ce qui peut élever vers Dieu l'âme de l'enfant, une vulgarité désespérante tend à remplacer la noblesse des sentiments, et où, par une conséquence fatale des mauvaises doctrines et du mauvais exemple, le vice et l'incrédulité viennent flétrir trop souvent la jeunesse dans sa fleur, il fallait jeter le *sursum corda* à travers nos écoles et y faire resplendir des modèles accomplis de sagesse et de vertu. Saint Stanislas Kostka, saint Louis de Gonzague, saint Jean Berchmans, âmes d'élite, l'honneur de l'Église et de la Compagnie de Jésus, ah ! unissez vos supplications pour appeler les bénédictions du Ciel sur vos jeunes frères exposés à tant de périls dans nos temps malheureux. Obtenez de Dieu que la piété chrétienne règne dans nos établissements, elle qui est utile à tout, qui a les promesses de la vie présente et de la vie future. Soyez, du haut du ciel, leurs protecteurs et leurs patrons !

III

Saint Cyprien disait de son Église de Carthage, en la comparant à un parterre où Dieu prodigue les dons les plus variés : *Nec lilia nec rosæ desunt*, " ni les lys ni les roses ne lui font défaut ; " les lys, symbole de l'innocence ; les roses, emblèmes du dévouement et du martyre : c'est aussi le témoignage que pouvait se rendre la Compagnie de Jésus dans l'âge héroïque de son histoire. N'avait-elle pas été fondée avant tout pour les travaux de l'apostolat ? Au siècle des grandes découvertes allait succéder le siècle des grandes missions, comme si Dieu avait voulu frayer la voie aux prédi-

teurs de l'Évangile à travers des mondes nouveaux, en suscitant les Vasco de Gama, les Christophe Colomb, les Cortez et les Pizarre, ces intrépides pionniers de la civilisation chrétienne. Rivalisant de zèle avec les fils de saint Dominique et de saint François, les enfants de saint Ignace marchent à la conquête de ces millions d'infidèles assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. François-Xavier s'élançait vers l'extrême-Orient pour y renouveler les prodiges de l'apostolat de saint Paul. Sur les rives du Paraguay et du Rio de la Plata, tout un peuple de sauvages, convertis à la foi, va réaliser un idéal de république chrétienne qui restera à l'éternel honneur de la Compagnie de Jésus, comme il marque à jamais parmi les œuvres les plus merveilleuses dans l'histoire de l'humanité. Enfin les Indes occidentales voient arriver au milieu d'elles un autre François-Xavier non moins admirable peut-être par l'héroïsme de son dévouement et la sainteté de sa vie.

A l'époque où Alphonse Rodriguez remplissait au collège de Majorque l'humble office dans lequel nous l'avons vu pratiquer de si éminentes vertus, un jeune étudiant de philosophie, à l'esprit vif et au caractère généreux, attirait plus particulièrement l'attention de ce grand maître de la vie spirituelle. Il se forma bientôt, entre ces deux âmes si bien faites pour se comprendre, une de ces liaisons dont l'Écriture sainte a dit qu'elles sont fortes comme la mort ! *fortis ut mors dilectio* (1) " Ah ! disait le jeune novice au saint vieillard, comment m'y prendre pour aimer véritablement le Sauveur Jésus ? Enseignez-le moi, car j'ai un grand désir de lui plaire." Et le bienheureux Alphonse devinant ce cœur d'apôtre, parlait avec transport des contrées nouvelles qui venaient de s'ouvrir à l'Évangile, de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ et destinées à périr, faute de missionnaires pour aller leur porter les secours de la grâce avec les lumières de la foi. " Qui ne sait pas souffrir ne sait pas aimer, répétait-il sans cesse dans ces pieux entretiens où son âme passait tout entière ; allez, mon cher fils, allez, l'Amérique vous attend, !" Admirables colloques, d'où allait sortir le salut de toute une race d'hommes ! Ces paroles enflammées du portier de Majorque, le jeune novice les recueillera une à une ; il les résumera dans un petit livre qui ne le quittera plus jamais, qui restera pour toujours son soutien et sa consolation ; et lorsqu'à un demi-siècle de là, sous un autre ciel et loin de la patrie, les forces trahiront un

(1) Cantic, VIII, 6.

dévouement jusqu'alors à toute épreuve, l'image d'Alphonse Rodriguez, suspendue au lit de mort de l'apôtre, viendra réjouir à ses derniers moments l'héroïque missionnaire qui, en prononçant ses vœux, avait écrit au bas de sa profession religieuse : " Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours."

Terrible fléau, Mes Frères, que celui auquel le Père Claver allait opposer toutes les ressources de la charité chrétienne ! Non, l'humanité n'a peut-être pas connu de plaie plus profonde ni plus durable que l'esclavage. Toute la société païenne reposait sur cette immense injustice, et, quand le christianisme parut sur la terre, la moitié du genre humain était réduite à la servitude la plus ignominieuse. Ne pouvant faire disparaître subitement un état de choses résultant de vingt siècles d'oppression, l'Église mit tout en œuvre pour l'améliorer d'abord, et le remplacer peu à peu, sans provoquer des guerres sociales qui eussent ensanglanté le monde. Tandis qu'à force d'instance elle obtenait toute sorte d'adoucissements à la condition des opprimés, elle proclamait des principes qui devaient nécessairement amener l'abolition de l'esclavage : l'unité de la race humaine, la fraternité universelle et l'égalité des hommes devant Dieu. Mais que de luttes pour triompher d'un mal aussi invétéré ! Que d'étapes à parcourir dans cette voie d'émancipation sociale, des esclaves au colonat, du colonat au servage, du servage à la liberté complète ! Papes, conciles, évêques, ordres religieux, de saint Benoît d'Aniane à saint Jean de Matha, saint Félix de Valois, saint Pierre Nolasque, c'est à qui élèvera la voix plus haut et fera plus d'efforts, soit pour l'affranchissement des esclaves, soit pour la rédemption des captifs. Puis, lorsque, au quinzième siècle, le fléau a disparu chez toutes les nations chrétiennes de l'ancien monde, le voilà qui recommence à sévir dans un monde nouvellement découvert. Si le zèle infatigable de Las Casas parvient à protéger les indigènes de l'Amérique, c'est parmi les nègres de l'Afrique que l'avarice et la cruauté des vainqueurs iront chercher leurs victimes. Race infortunée, qui semble plus particulièrement marquée du signe de la déchéance originelle, et que rien n'a pu jusqu'ici tirer de son abaissement tant de fois séculaire ! On dirait que l'anathème des anciens jours pèse encore sur elle comme au lendemain du déluge : *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis.* " Maudit soit Chanaan, il sera pour ses frères l'esclave des esclaves (1)." A l'heure même où je parle, faisant écho aux éloquents pro-

1) Genèse, IX, 25.

testations de Paul III, d'Urbain VIII, de Benoit XIV, et à la mémorable encyclique de Grégoire XVI, (1) le pape Léon XIII vient de rappeler aux puissances chrétiennes qu'il ne saurait y avoir dans la grande famille de portion déshéritée pour toujours, et que les nègres de l'Afrique, comme tous leurs frères des autres parties du monde, ont droit d'être respectés dans leur liberté personnelle et dans leur dignité d'homme.

C'est la pensée qui animait le Père Claver dans son apostolat au milieu des nègres amenés en Amérique par la cupidité des nouveaux conquérants. S'il n'est pas en son pouvoir de leur rendre la liberté, il mettra du moins tout son zèle à soulager leurs misères et, par dessus tout, à sauver leur âme. Chaque fois qu'il arrivait au port de Carthagène un navire chargé de nègres, on le voyait accourir au-devant des nouveaux venus, pour leur prodiguer les marques de l'affection la plus tendre et la plus vive. Ces malheureux, saisis d'effroi devant leurs maîtres et se croyant voués à une mort prochaine, il les consolait, les rassurait sur leur sort, s'offrant à leur servir de protecteur et de père. Il allait de l'un à l'autre, s'informant de leurs besoins pour y porter remède, recevant les malades entre ses bras, nettoyant lui-même et baisant leurs plaies, et ne quittant aucun de ces pauvres esclaves avant de les avoir conduits dans leurs cases, où les suivait sa sollicitude de tous les moments. Puis venaient les secours spirituels, les instructions, le baptême des néophytes, tout ce que le zèle le plus ardent et la charité la plus ingénieuse pouvaient inspirer de moyens pour former aux vertus chrétiennes des âmes à peine élevées au-dessus de l'instinct.

Chaque matin, l'homme apostolique partait, ayant à la main un bâton terminé en forme de croix, et un crucifix de plomb sur la poitrine : il allait, de demeure en demeure, y porter, avec des paroles d'encouragement, les aumônes recueillies la veille ; de là il passait aux hôpitaux et aux prisons, pour se faire tour à tour le garde-malade des uns, l'avocat des autres ; il priait au chevet des infirmes, il intercédait pour les captifs ; il n'épargnait ni remontrances ni prières pour éloigner de ces pauvres chers noirs les mauvais traitements. Et cela, sans un instant de lassitude, tous les jours pendant quarante ans, sous un climat meurtrier, dans des réduits infects, au milieu des épidémies les plus cruelles, à travers tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les contradictions et les persécutions même. Est-il un épisode plus sublime dans

(1) Encyclique du 3 décembre 1839.

l'histoire de l'apostolat chrétien ? Pierre Claver, avec ces deux cent mille nègres instruits, baptisés et convertis par ses soins, quel titre d'honneur pour la Compagnie de Jésus ! quel sujet d'admiration et quel modèle de dévouement pour tous les âges futurs !

Il fait bon parler de dévouement et d'apostolat dans un diocèse qui compte des missionnaires dans toutes les parties du monde ; devant les élèves d'un grand séminaire d'où partent chaque année de nouveaux apôtres pour les contrées les plus lointaines. Puisse l'exemple de l'héroïque Père Claver enflammer les cœurs généreux et les porter vers une carrière la plus belle et la plus méritoire de toutes ! Pour vous, Mes Frères, qui, pendant ces trois jours, êtes venus vous édifier devant l'image des bienheureux que l'Église propose à notre vénération, puissiez-vous avoir retiré de ces pieux exercices plus d'ardeur à pratiquer les vertus chrétiennes ! Car la sainteté, au sens ordinaire du mot, n'est pas le privilège de quelques-uns ; elle doit être la condition de tous. Elle peut être avec saint Alphonse Rodriguez dans une loge de portier, comme elle est avec saint Jean Berchmans dans une cellule de séminaire ou avec saint Pierre Claver au milieu des travaux de l'apostolat. Elle est avec saint Louis sur le trône, comme elle est avec saint Bernard dans la solitude. Elle est avec sainte Monique dans l'intimité de la vie de famille, comme elle est avec sainte Clotilde dans l'éclat des grandeurs humaines. Elle est avec saint Maurice au milieu des armées et dans le tumulte des camps, comme elle est avec saint Antoine dans les déserts de la Thébaïde. Elle est avec saint Thomas d'Aquin dans le silence de l'étude, comme elle est avec saint Grégoire dans le gouvernement du monde. Elle est avec saint Vincent de Paul dans les œuvres du dévouement, comme elle est avec sainte Thérèse au milieu des exercices de la vie contemplative. Elle resplendit également dans la pauvreté et dans la richesse, au foyer domestique et à la tête des cités, au fond des cloîtres et sur la scène du monde : la sainteté est partout, comme l'Église est partout, comme Dieu est partout. Aussi bien n'y a-t-il d'impérissable que la sainteté. Tous les biens de ce monde sont de courte durée ; la fortune change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la renommée se dissipe, la vie s'éteint. Tout s'use, tout se fane, tout passe avec le temps. Seule la sainteté reste ; car, seule, elle est immortelle comme Dieu, immortelle dans la gloire, immortelle dans le triomphe de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PAR DROIT CHEMIN,

HOMMAGE A SON HONNEUR AUGUSTE-RÉAL ANGERS, LIEUTENANT-GOUVERNEUR POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC.

(La le 25 mai 1888.)

Montcalm était tombé sur ton fier promontoire,
Vieux Québec. Il dormait dans son linceul de gloire.
Bien des soldats vaillants reposaient avec lui.
Sur notre sol aimé le soleil avait lui.
Mais l'ombre, désormais, recouvrait de son voile
Nos champs et nos foyers. Et la dernière étoile,
Dont tremblotaient encore les rayons incertains—
L'espérance—mourait au fond des cieux éteints ;
Car les Lys n'étaient plus un glorieux trophée.

*
*
*

La France se taisait. Une trompeuse fée
Scellait de ses baisers la bouche de son roi.
Les chants d'amour tuaient les cris du désarroi.
L'iniquité des grands perdait le grand royaume.

*
*
*

Nous étions revenus tour à tour sous le chaume.
Le vainqueur menaçant s'attachait à nos pas ;
Et nous fermions les yeux afin de ne voir pas
Son ombre redoutable obscurcir la fenêtre.
C'était un temps de deuil, il faut le reconnaître :
Nous étions délaissés des "gens du vieux pays."
Cependant notre cœur ne les a point haïs.

*
*
*

Or, pendant que la guerre exerce son ravage,
A l'heure où tout s'écroule, une femme sauvage

Sortie on ne sait d'où, d'une sombre beauté,
 Dans la ville conquise erre de tout côté.
 Comme un rameau de pin que la brise secoue,
 Et comme un voile noir qui tombe ou se dénoue,
 Sa chevelure frotte au vent. Son sein bondit.
 Elle chante. On dirait un sanglot. Elle dit :

* * *

—O ma verte forêt ! ô ma forêt profonde !
 Ton silence est rompu, ton secret est trahi . . .
 Il n'est plus de promesse où mon espoir se fonde,
 O ma verte forêt ! ô ma forêt profonde !
 Ah ! par son souvenir mon cœur est envahi !
 Il me parlait d'un Dieu qui protège la femme,
 Et met des anges bons sur ses étroits chemins.
 L'homme blanc m'a trompée, et sa parole infâme
 A pour jamais, hélas ! troublé mes lendemains !
 O ma verte forêt ! ô ma forêt profonde !
 Il n'est plus de promesse où mon espoir se fonde.

* * *

Connaître est-il un bien ? Est-ce un bien que d'aimer ?
 Femme blanche, sais-tu comme moi la souffrance ?
 Parler ainsi pourtant, n'est-ce pas blasphémer ?
 Connaître est-il un bien ? Est-ce un bien que d'aimer ?
 Il me parlait d'un ciel qui s'appelle la France.
 Ce ciel il le vendait pour quelque pièces d'or.
 Son cœur n'était pas droit. Il souriait aux crimes.
 Il suivait des sentiers tortueux, cet homme. Or,
 Le mensonge est un flot qui creuse des abîmes.
 Connaître est-il un bien ? Est-ce un bien que d'aimer ?
 Parler ainsi pourtant, n'est-ce pas blasphémer ?

* * *

Bois, rendez-moi l'abri de vos rameaux sans omhre,
 Vos chants, vos fleurs. Ce monde étrange me fait peur. .
 Dans la ville des blancs je passe comme une ombre.
 Bois, rendez-moi l'abri de vos rameaux sans nombre,
 Je veux cacher ma honte au guerrier blanc trompeur.
 La robe noire a mis sur mon front le baptême ;
 Dans mon cœur trop naïf l'autre a mis le forfait.

Hier j'ignorais Dieu, mais j'ignorais de même
 La vertu qu'il commande et le vice qu'il hait.
 Bois, prêtez-moi l'abri de vos rameaux sans ombre...
 Dans la ville des blancs je passe comme une ombre.

* * *

Cabane, lit de mousse, humble feu de fagot,
 Mânes de mes aïeux errant sous les grands arbres,
 Pourquoi vous ai-je fuis?... Il se nommait Bigot!
 Cabane, lit de mousse, humble feu de fagot,
 Vous valiez bien des fois ses palais et ses marbres.
 Il m'a perdue hier par de menteurs discours;
 Il te perd aujourd'hui dans de funestes luttes,
 O mon pays aimé! Nos triomphes sont courts;
 Pauvre Stadaconé, pleurons, pleurons nos chutes!
 Cabane, lit de mousse, humble feu de fagot,
 Pourquoi vous ai-je fuis?... Il se nommait Bigot!—

* * *

Bigot, marchand d'honneur, parvenu dont l'empire
 S'étendait sur la ville et sur les champs. Vampire
 Qui buvait notre sang et mangeait notre chair;
 Fripon qui nous volait et nous revendait cher;
 Bigot avait hâté, par sa filouterie,
 La honte de la France et de notre patrie.
 Il était le dernier, mais aussi le plus vil
 De tous ces affamés de plaisir, que l'exil
 Ne punit pas assez. Il laissa des ruines.
 On entrevoit encore, à travers les bruines
 Qu'un vent mystérieux traîne sur le passé,
 Son galbe de félon aux fanges du fossé.

* * *

Le temps fuit. Nous marchons, messieurs, avec vitesse,
 Ils sont bien loin déjà ces jours pleins de tristesse,
 Où, tous, nous semblions des étrangers chez nous.
 La France nous a vus, tout un peuple à genoux,
 Quand son vieux drapeau blanc, vaincu, plia son aile.
 Une plainte a monté profonde, solennelle,
 Des plaines d'Abraham où tombaient nos guerriers.
 Les traîtres de ces temps, et nos aventuriers,

Les spadassins titrés et les héros de bouge
Par la main du bourreau sont marqués du fer rouge.
Les méchants n'ont qu'un jour de gloire. Ils sont maudits.
Le palais de Bigot, comme un sale taudis
S'est écroulé là-bas. Au fond de ce repaire
Va se cacher le loup, va siffler la vipère.
L'hôte n'a pas changé. La fille des Hurons
Dort son dernier sommeil aussi. Les bûcherons
Ont rasé la forêt qui dérobait sa cendre.
A l'heure suprême a-t-elle vu descendre
Sur son lit de rameaux l'ange saint du pardon ?

* * *

Et nous avons cent ans gémi dans l'abandon.
Ils sont loin ces jours pleins de douleur et de honte.
Pour instruire ses fils le père les raconte,
Car l'exemple du mal porte parfois au bien.
Et depuis ce temps-là, vous dirai-je combien
Nous avons soutenu de combats ? La conquête
A pesé lourdement, hélas ! sur notre tête ;
Mais nous sommes debout. Nos droits nous sont rendus.
Nous pouvons pardonner à qui nous a vendus,
Ainsi que pardonna Joseph le patriache.
Vers la terre promise en silence l'on marche.
Traversant les déserts sous l'œil de Jéhova,
Notre peuple revient quand on croit qu'il s'en va.

* * *

La France nous sourit, la France se rappelle.
Dans le temple superbe et dans l'humble chapelle
Le peuple plein de foi va prier chaque jour.
Nos bords sont devenus un glorieux séjour ;
Nos prés ont leur tapis d'herbe soyeuse et drue ;
Dans le champ des aïeux conduisant la charrue,
Le laboureur contemple en rêve les moissons.
La chaumière du pauvre a de douces chansons ;
La musique adorable a plus d'un interprète ;
On dirait que, parfois, c'est le ciel qui nous prête
Ses harpes d'or, ses luths, tous ses concerts divins.
Le vieux monde applaudit déjà nos écrivains ;

La France a couronné notre illustre poète.
 L'école a son savant, la chaire a son prophète ;
 Notre Église a son prince, incomparable honneur !
 Notre province enfin vous a pour gouverneur.

* * *

Comment la nation qu'une insolente presse
 Montrait du doigt, disant :—“ La voilà ! qu'on l'opresse !
 Elle ne connaît rien que prier et servir ;
 Elle n'est qu'un troupeau ; le joug doit l'asservir ! ”
 Comment la nation que, dans sa malveillance,
 Le fier vainqueur disait sans force et sans vaillance,
 S'est-elle donc, un jour, au cri de liberté
 Et de religion, levée avec fierté ?
 Ah ! c'est que la vertu régnait dans nos demeures.
 Nous attendions, messieurs, des époques meilleures,
 En priant. Nous aimions l'église et le curé.
 L'or ne nous tentait point, l'honneur était sacré.

* * *

Quand c'est le sang des preux qui coule dans les veines
 De tes enfants, ô peuple ! elles ne sont point vaines
 Tes espérances. Et tout peuple devient fort,
 Lorsque de son travail la foi soutient l'effort.
 Nous avons écouté ce que le Christ proclame :
 A César ce qu'on doit, à Dieu ce qu'il réclame !
 Le Dieu des nations nous a pris par la main.
 Homme ou peuple est béni qui va par droit chemin !

PAMPHILE LEMAY.

UNE VISITE DU NOUVEL AN

M. Littérateur a fait des visites cette année.

Voilà pourquoi on l'a rencontré, en grande tenue, dans les rues aristocratiques de Montréal, le premier de l'an 1889.

Il avait un bouquet de fleurs de rhétorique à la boutonnière, une plume Blanzzy Poure sur l'oreille, et il feignait sans cesse d'essuyer sa moustache blonde avec un mouchoir de soie qui venait de prendre un bain forcé dans un liquide qui n'était ni de l'eau de rose, ni de l'eau de Cologne, ni de l'eau de Floride, ni du musc, ni du patchouli, mais une essence tout à fait . . . poétique !

On dit que le fameux mouchoir a fait éternuer les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, la *Lyre d'or*, et même la *Revue Canadienne*.

Cela frise la calomnie, car voici le récit fidèle de la visite de M. Littérateur à la *Revue Canadienne*, et il n'y est nullement question de cette salve mémorable qui devait pourtant faire époque dans nos annales littéraires.

Je copie textuellement ses notes :

“ Ding, ding ! reedit le timbre.

La porte s'ouvre.

—Mlle *Revue Canadienne* reçoit-elle ?

—Certainement, monsieur, veuillez entrer au salon, mademoiselle achève sa toilette, elle sera ici dans un instant. Qui vais-je lui annoncer ?

—M. Littérateur, s'il vous plaît.

—Bien, je cours l'informer de votre présence.

Je regardai ma montre, et je m'aperçus que j'avais enfreint quelque peu l'étiquette, en devançant l'heure ordinaire des réceptions. Il est vrai qu'avec les demoiselles du monde littéraire, on peut se permettre ce petit péché mignon : elles sont si éloignées les unes des autres ! Si je n'avais eu que les *Soirées Canadiennes* et la *Revue* à visiter, j'aurais été moins excusable, mais la *Lyre d'or* est loin de Montréal, et, pour ne point rayer cette dernière de mon car-

net, il me fallait bien user de diligence. Puis, ces visites ne connaissant point la limite réglementaire de cinq minutes, prescrite par la crème de l'aristocratie, ainsi que les banalités sur le beau et sur le mauvais temps, elles se font naturellement en causant littérature, poésie, histoire, et les heures s'envolent à votre insu.

La *Revue Canadienne* retardant, j'en profitai pour examiner à loisir, la pièce où j'étais.

C'était un appartement carré, bien meublé, bien propre, qui eût fait les délices des lettrés les plus exigeants, et où l'on respirait les parfums les plus agréables : ces doux parfums littéraires qui semblent même gagner de la fraîcheur et de la suavité, en vieillissant.

Le parquet était recouvert d'un tapis crème émaillé de métaphores, d'hyperboles, d'hypothèses et de prosopées.

Çà et là, sur les murs, des tableaux de tous genres et de toutes dimensions donnaient à la pièce, un cachet des plus artistiques, c'étaient : la *Débâcle du Saint-Laurent*, de L. P. Lemay ; l'*Océan*, de N. Legendre ; la *Bataille de Mentana*, de A. Larocque ; les *Peupliers*, de W. Chapman ; *Novembre*, de Faucher de Saint-Maurice ; les *Catacombes de Rome*, de l'abbé Bruchési ; *Spencer Wood*, de J. M. LeMoine, etc., etc.

Devant moi, et couronnant un superbe miroir incliné sur une riche console, l'inscription :

Religioni, Patriæ, Artibus,

frappait le regard de ses caractères lumineux et significatifs.

A ma gauche, il y avait une immense bibliothèque, un vrai trésor pour les gourmets de la littérature nationale. J'y remarquai les œuvres poétiques de Caron, Chapman, Desaulniers, Fréchette, Garneau, Legendre, Lemay, Marceau, Marchand, Poisson, Prudhomme et Sulte, et parmi les œuvres en prose : *Une de perdue deux de trouvées*, de G. de Boucherville ; *Jacques et Marie*, de N. Bourassa ; *Les noces d'Horace*, de E. Gelinas ; *Chroniques trifluviennes*, de B. Sulte ; *De Québec à Mexico*, de F. de Saint-Maurice ; *La fiancée du rebelle*, de J. Marmette ; *Hélina*, du Dr Chs DeGuise ; *Les Canadiens de l'Ouest*, de J. Tassé ; *Angeline de Montbrun*, de Laure Conan (Mlle Angers) ; *Le Nord*, de B. A. T. de Montigny, etc.

Enfin, chaque côté du miroir, deux grands cadres étalaient au visiteur, les noms des collaborateurs de la *Revue Canadienne*, depuis l'ouverture de son salon littéraire, en 1864 ; parmi ces noms, j'ai

cueilli les suivants, les délaissés voudront bien me pardonner les inexactitudes de mes notes :

1864-1870 (1) Baudet, de Bellefeuille, Bellemare*, Berthelot, Boucher, de Boucherville, Bourassa, de la Bruère, Cassegrain*, Chagnon, Chauveau, Dansereau, Desautels, Desjardins, Desrosiers, L. J. P. Dionne*, Doutre, Fabre, *Faucher de Saint-Maurice*, Fréchette A.*, *Garneau*, Gelinas E, Gérin, Girouard, Grenier, Huot, Lamarche, Larocque, Leclère, *Lemay*, LeMoine, Lesage, Lévesque, de Lorimier, Marchand*, Marmette, Masson, Monk, de Montigny, Nantel, Nolin*, Ouellet, Pelletier, Poulin, Proulx, Provancher, *Prudhomme E.*, Raymond, Rivard, *Routhier*, Royal, *Sénécal*, *Sulte*, Taché*, Tassé J., Tessier.

1870-1875, Archambault, Beaudry, Béchard, Bélanger*, Blanchet, Bouchette, Chapman*, DeGuise, Derome*, Dion, Donnelly*, Dubreuil, Dunn, Ethier, Fréchette L. H.*, Gagnon E., Gelinas A., Genand, Gérin D., Langelier J. C., Larue, Laramée, Legendre* Paquet, Poirier, Tanguay, Tassé E., Trudel F. X. A.

1875-1880. *Caron*, Casgrain H. R., Decelles, Demers, Descaries, Desrosiers J, Evanturel*, Fontaine, Gagnon A., Hudon, Jacques, LaBadie, Lachapelle, Lamothe, Lareau, Larue, Leclair, Lorrain, Marsile, Mignault P. B., Panneton, Tardivel, Trudel J. B.

1880-1885. Angers Mlle (Laure Conan), Beauchamp, Bédard, Bruchési, Chapais, *Desaulniers*, Desrosiers H. E., Gingras, *Marceau*, Macdonald, Mignault L. D., Monier, Poisson*, Poirier, Prince et Roy.

J'allais transcrire les noms des collaborateurs de 1885-1889, quand un léger frou-frou me fit serrer mon calepin en toute hâte.

Il était temps, la *Revue Canadienne* était déjà devant moi.

Elle était superbe, la demoiselle, dans son costume de satin bleu et avec son frais bouquet de pensées... littéraires, à son corsage.

Jamais je n'avais admiré de si près, l'éclat de ses beaux yeux noirs.

—M. Littérateur, fit-elle en me tendant la main, et en m'enveloppant de son plus fin sourire, je vous attendais.

—Vous me flattez, vraiment, lui répondis-je.

—Du tout, ce n'est que reconnaissance de ma part, car que ferions-nous, nous, pauvres revues, sans votre généreux concours ?

—Bah ! vous auriez encore dans votre salon, des historiens, des

(1) Les noms suivis d'un astérisque indiquent les collaborateurs qui n'ont écrit qu'en vers, et ceux en italiques, ceux qui ont collaboré tant en vers qu'en prose.

numismates, des antiquaires, des grammairiens, des ornithologistes, des astrologues, toute une pleïade de célébrités et de membres honoraires de telle et telle académie du vieux monde ; vous ne vous apercevriez même pas de mon absence !

—Me pensez-vous ingrate à ce point ? croyez-vous que j'aie déjà oublié les belles années de ma jeunesse, ces années mémorables où mes nombreux invités n'avaient qu'une voix pour applaudir *Une de perdue deux de trouvées, Jacques et Marie, La fiancée du Rebelle, etc* ? Si je ne leur avais servi que des dates, des vieux sous, des imparfaits du subjonctif, des oiseaux empaillés, des nébuleuses, auraient-ils trouvé ma compagnie bien agréable ? L'histoire et les questions de haute volée, c'est bel et bien, mais il n'en faut pas trop, surtout dans mon salon qui n'a pas été créé que je sache, pour être exclusivement historique. Avec la majorité de mes invités, il faut de la variété : des nouvelles, des chroniques légères, de fines critiques, des articles littéraires ; en les bourrant exclusivement d'histoire et de sujets religieux, ils prennent la mouche et vont aussitôt camper sous un ciel d'un azur plus attrayant et plus gai ; voilà pourquoi, s'il n'en dépendait que de moi, j'aimerais que vous ayez, M. Littérateur, des coudées encore plus franches, dans mon entourage.

—Soyez tranquille, vous verrez encore de beaux jours. Vous vous ennuyez des romanciers et des ciseleurs de nouvelles, on vous en trouvera. N'êtes vous point satisfaite des progrès immenses de la critique littéraire et historique, dans ce salon, au cours de l'année qui vient de finir ? Pouvait-on espérer un tel épanouissement de cette partie vitale de toute littérature, quand elle avait été malheureusement si négligée, les années précédentes ? Qui sait ? les sujets dans lesquels vous vous reprochez encore des imperfections, vous ménagent peut-être, à leur tour, d'agréables surprises. Tout vient avec le temps, et la chanson a mille fois raison de dire :

Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

—Dieu le veuille ! car aujourd'hui que je me fais vieille, tous ces romans de l'étranger, que des inconnus viennent me débiter par petites doses, et à des intervalles tellement irréguliers que rendu à la moitié d'une œuvre on en a oublié le commencement, me donnent de violents rhumatismes.

—Comment ! des rhumatismes à votre âge ?

—Ignorez-vous que j'ai vingt-cinq ans !

—Vingt-cinq ans ! mais c'est la fleur de l'âge !

—Oui, pour certaines privilégiées d'une autre sphère, mais pour moi, vingt-cinq ans, c'est comme quatre-vingts pour les demoiselles du grand monde. Ah ! j'en ai assez vu, je pense, de mes sœurs et de mes frères moissonnés dès leur tendre jeunesse, au cours de ma carrière : l'*Album de la Minerve*, l'*Album des Familles*, l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, le *Foyer Domestique*, le *Journal du Dimanche*, la *Nouvelle France*, la *Revue de Montréal*, le *Réveil Littéraire*. Combien parmi eux ont atteint leur cinquième lustre ? Pas un seul !

—Ils auront fait quelques extravagances, puis la jeunesse est si légère aujourd'hui. Ce n'est plus le travail qui la tue, c'est le plaisir. Elle préfère s'étioler dans les bals, les théâtres et les cercles équivoques, plutôt que de fréquenter le salon d'une revue quelconque. Si elle croit, par là, prolonger son existence et se piquer de distinction, elle s'abuse étrangement. . . Tiens puisque j'y pense, et comme je vous vois en proie à des idées un peu moroses et mélancoliques, à l'aurore d'une nouvelle année, lorsque tout est soleil pour tous, et que l'espérance renaît dans les cœurs, permettez-moi de vous faire part d'un petit projet qui ne pourrait que rendre votre existence plus gaie, et qui vous rajeunirait, j'en suis sûr !

—Un projet ? voyons !

—Avez-vous jamais songé au mariage ?

—Au mariage ! est-ce que l'on songerait à cela dans la famille des *Revues* ?

—Pourquoi pas, votre famille est-elle plus insensible aux amourettes qu'une autre ? Je connais des précédents !

—Ah, ah, ah ! vous badinez, M. Littérateur !

—Du tout, j'énonce simplement un fait que tout le monde connaît ! Finir sa carrière par le mariage, voyez-vous, cela paraît mieux aux yeux des gens, votre sexe est si exposé, dans une grande cité comme Montréal, surtout. Laissez-moi faire, je plaiderai votre cause auprès de l'*Étudiant*.

—Il est trop jeune.

—Auprès du *Canada-Français*, alors !

—Il l'est encore plus !

—Bah ! il est joli garçon, et puis il est de taille . . . un colosse ! quel beau couple cela ferait !

—Je ne dis pas non, mais j'en connais qui ne goûteraient guère cette union.

— Vos parrains de 1864, peut-être, il en reste si peu !

— Pardon, j'ai eu le malheur d'en perdre quatre : MM. Pelletier, Provencher, Sénécal et Tessier, mais MM. de Bellefeuille, Boucher, Bourassa, Desrosiers, Letondal et Royal ont encore une voix au chapitre ; puis, suis-je bien libre de renoncer ainsi à la légère à un nom qui me rappelle un passé littéraire des plus glorieux, un passé tel, que sur les vingt membres dont se compose aujourd'hui la Société Royale Canadienne, je puis en revendiquer seize, comme ayant été mes intimes ? D'un autre côté, en me mariant, il faudrait bien que je porte le nom de mon mari, et si c'est votre protégé, je ne pourrais faire autrement que de m'appeler Mme *Canada-Français* !!! Vous voyez d'ici ce qui en résulterait.

— Ma foi ! vous avez raison, grandement raison, je n'y avais pas songé, mon projet est inadmissible, impraticable !

— Qu'en auraient dit aussi la *Lyre d'or* et les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, qui font la mine à la revue québécoise, elles auraient bien eu raison de s'écrier : « Cette vieille fille, en a-t-elle des prétentions !

— Bon ! vous voilà de bonne humeur, enfin. Avec moi, voyez-vous, les moues féminines n'ont pas de chance, je les accueille d'un petit projet de mariage, et crac ! le moyen est infailible, il faut que les minois les plus courroucés se dérident. Maintenant que je vous vois le sourire aux lèvres, et dans les meilleures dispositions possibles pour continuer votre mission avec grand espoir de succès, permettez-moi de vous quitter, en vous souhaitant, au seuil de l'année nouvelle, une brillante série de veillées littéraires, et si ce n'est pas trop exiger, un bon petit roman canadien !

— Comment, vous partez déjà ! mais j'ai à peine joui de votre présence, et vous ne me donnez même pas le temps de vous exprimer combien vos bonnes paroles à mon adresse me trouvent reconnaissante !

— Il le faut, je dois encore une visite aux *Soirées* qui viennent d'entrer en convalescence et à la *Lyre d'or*, d'Ottawa.

— Oh ! alors n'oubliez pas de présenter à mes charmantes sœurs, mes meilleurs vœux de prospérité, et s'il vous arrive de rencontrer quelques-uns de mes invités, dites leur que je leur souhaite l'accomplissement de tous leurs désirs et surtout pas trop de rancune contre moi, si mon babil leur donne encore parfois de trop fortes démanaisons de bâiller.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir donc !

—Au revoir !”

Ainsi se terminait le récit de la visite de M. Littérateur à la *Revue Canadienne* ; je vous rapporterais bien aussi son entrevue avec les *Soirées* et la *Lyre*, mais ce serait encourir les foudres de dame Etiquette, et m'exposer à une verte réprimande de sa part, pour délit d'indiscrétion au premier degré.

Mille excuses donc, si je vous tire ma révérence et si je m'esquive.

CHS M. DUCHARME.

POURQUOI JE VAIS PLEURANT !

Pourquoi souffrir, dis-tu ? Pourquoi ce front qui penche
Comme un saule-pleureur au-dessus d'un tombeau ?
Pourquoi dans tes cheveux cette fleur de pervenche,
Et cette larme-perle en ton regard si beau ?
C'est qu'il était une âme, une sœur de la mienne
Dont le souvenir éteint blessa mon cœur d'enfant,
Moi qui demande en vain le bonheur d'où qu'il vienne
Voilà pourquoi je vais pleurant !

C'est qu'il est une voix plus forte que la vie ;
C'est qu'il est un désir plus puissant que la mort
Qui jette à tout moment dans une âme ravie
Un baume qui se change en un poison qui mord.
C'est que l'on croit amour ce qui n'est que souffrance,
Et charmes infinis les bonheurs d'un instant,
C'est que l'on croit réel ce qui n'est qu'espérance,
Voilà pourquoi je vais pleurant !

C'est que tout vient heurter quelque tombe nouvelle
Où l'on ensevelit nos rêves d'autrefois,
Ces rêves que le cœur sans cesse renouvelle,
Qui nous aident à vivre et font dire :—Je crois !
C'est qu'une mer de pleurs nous inonde et nous broie.
Comme l'averse, au soir, inonde le passant,
C'est qu'on souffre ici-bas, où le ciel nous envoie,
Voilà pourquoi je vais pleurant !

Pareils à ces oiseaux qui volent dans la brume
Par un soir de tempête et vont vers l'infini ;
Pareils au vent qui passe en soulevant l'écume
Des flots, et qui s'en va vers l'horizon bruni ;
Ainsi nous, voyageurs, emportés par le doute
Nous allons du berceau vers la tombe, ployant
Sous un fardeau trop lourd pour le dur de la route,
Voilà pourquoi je vais pleurant !

POURQUOI JE VAIS PLEURANT

En vain nous aspirons au bonheur, à l'ivresse :
Fantômes qu'un instant nous tenons enlacés !
Si le vent qui nous vient est un vent de caresse
Son effluve, bientôt, nous aura tous glacés.
Oh, c'est donc qu'ici-bas rien ne peut satisfaire
Ce cœur que l'infini tourmente à tout instant ;
C'est qu'on étouffe ici, c'est qu'on y désespère,
Voilà pourquoi je vais pleurant !

A l'aurore d'un jour nous sentons dans notre âme
Monter comme des flots de jeunesse et d'amour ;
Ces battements du cœur sous un regard de femme
Nous enivrent, nous font espérer sans retour.
Le soir n'est pas venu que notre front se ride
Sous l'étreinte sans nom de l'oubli d'une enfant,
L'amour sans lendemain est un amour aride,
Voilà pourquoi je vais pleurant !

Et puis, bien jeune encore, une lèvre timide,
Une lèvre où j'avais posé mon front glacé
Murmurait : " Le sais-tu combien mon cœur aride
Te veut dans l'avenir comme aux jours du passé ?
Et le soir, redisait au rival qu'elle acclame
Ces mêmes mots d'amour qui faisaient mon tourment ;
Cet amour qui nous trompe est un amour infâme :
Voilà pourquoi je vais pleurant !

Puisque tout ici-bas n'est que désespérance,
Illusions, remords, larmes, amours perdus,
Depuis le premier jour qui couronne l'enfance
Jusqu'à l'heure où les temps nous semblent confondus ;
Puisque tout doit finir en de sombres naufrages
Où bon nombre, éperdus—en face du néant—
Désespèrent d'atteindre à plus heureux rivages,
Pourquoi n'irions-nous pas pleurant ?—

Isle Verte.

CHS. A. GAUVREAU.

LE CHEVALIER D'IBERVILLE.

Pierre Le Moyne, Sieur d'Iberville, naquit à Montréal le 20 juillet, 1661. Il était fils de Charles Le Moyne, Écuyer, Sieur de Longueil et de Châteauguay. Cette famille des Le Moyne, originaire de Rouen en Normandie, remonte jusqu'à Guillaume le Conquérant.

D'Iberville eut sept frères : Le Moyne de Longueil, qui marcha contre le général Nicholson avec une poignée d'hommes et l'obligea à retraiter ; il faisait porter devant lui une bannière de la sainte Vierge, et on le comparait à Machabée ; Le Moyne de Sainte-Hélène, qui enleva les forts Rupert Quititchouen, détruisit Schenectady, et fut blessé mortellement au siège de Québec, après avoir défait les troupes de débarquement et s'être emparé de leur artillerie ; Le Moyne de Maricourt, qui se signala à Québec et à la baie d'Hudson ; les deux Le Moyne de Bienville, dont l'un périt à Repentigny dans un combat contre les Iroquois, et l'autre fonda la Nouvelle-Orléans ; Le Moyne de Sérigny, qui servit à la baie d'Hudson, à la Floride, à la Louisiane, et prit Pensacola aux Espagnols ; et enfin Le Moyne de Châteauguay, qui fut tué au fort Nelson, à l'âge de 18 ans.

Pierre Le Moyne, Sieur d'Iberville, seigneur haut justicier, chevalier de St. Louis et chef d'escadre, fondateur de la Louisiane, a éclipsé tous ses frères, doués de brillantes qualités pourtant. La Nouvelle-Angleterre, l'Acadie, la baie d'Hudson, Terre-neuve, la Louisiane, furent foulées tour à tour sous ses pas victorieux, et l'Océan lui-même n'a peut-être jamais vu sur ses vagues de marin plus redoutable.

Il commença de bonne heure une vie active et brûlante, qui ne se démentit jamais un instant et que la mort seule a pu interrompre. Nommé garde-marine dès l'âge de 14 ans, il fut chargé peu après de porter à la Cour les dépêches de M. de la Barre.

Mais c'est dans les régions du nord, couvertes de neiges et de glaces, d'où le soleil, rasant l'horizon, tout pâli, semble fuir, qu'il devait faire son rude apprentissage et cueillir ses plus beaux lauriers. Il marchera en vainqueur et contre la nature la plus revêche et contre des ennemis nombreux qui souvent mêleront la perfidie à la violence

et ne négligeront aucun moyen pour réussir. Mais d'Iberville et ses compagnons seront pour eux comme un vent de tempête qui les balayera de ces terres et de ces ondes boréales. Cette face du Nord, toujours maussade et en colère, devant laquelle les fleurs et les zéphyrus n'osent paraître, se déridera, s'embellira d'un sourire à la vue du héros qui la rendra à jamais mémorable.

Le 12 février, 1686, soixante-dix Canadiens et quelques soldats sous les ordres du chevalier de Troyes et des trois frères Le Moyne d'Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt, se rendaient par terre à la baie d'Hudson, entreprise extrêmement difficile et hardie. Il fallait marcher dans un pays inconnu, franchir rivières, précipices et montagnes. D'Iberville eut son canot renversé dans un rapide où il faillit se noyer.

On arriva le 20 juin au fort qu'avaient les Anglais à la rivière de Monsonis ; ce fort était défendu par 14 pièces de canon. L'attaque fut aussitôt décidée. Dans leur ardeur, les Français s'avancent jusque sous les embrasures et les meurtrières de la redoute ennemie, par où ils font feu. La porte de la redoute étant entr'ouverte, le chevalier d'Iberville s'y élance. Mais elle se referme tout à coup sur lui, et le voilà seul au milieu de ses adversaires avec lesquels il engage corps à corps une lutte terrible. Pendant ce temps, heureusement, la porte, sous les coups redoublés du bélier, cède, et les Français se précipitent au secours de leur chef. A l'aspect de la fureur qui étincelle dans leurs yeux, les Anglais mettent bas les armes et se rendent.

A la prise du fort de Monsonis succéda celle du fort Rupert.

Pendant le siège de ce dernier, d'Iberville, qui faisait comme choses très simples les actions les plus extraordinaires, rame, avec son frère et neuf Canadiens dans deux canots d'écorce, contre un bâtiment de 72 canons et de 30 hommes d'équipage, et le croirait-on ? il le prend à l'abordage. Les Anglais, étonnés de ces géants du Nord, sentaient leurs bras paralysés, et osaient à peine se défendre. Le gouverneur-général de la baie d'Hudson lui-même fut au nombre des prisonniers.

On chercha ensuite le fort Sainte-Anne, qui était le comptoir le plus important des Anglais ; on le trouva entouré de 4 bastions sur lesquels il y avait 13 pièces de canon. Mais l'ennemi, sachant à quels hommes il avait affaire, s'empressa de capituler. On trouva dans ce fort des pelleteries pour la somme de 50,000 écus.

D'Iberville retourna à Québec par mer. Les ennemis lui en avaient

procuré le moyen en lui livrant, malgré eux cependant, le navire qu'il avait abordé avec ses deux canots d'écorce. Par ce prodige de bravoure, les légères embarcations s'étaient métamorphosées en un vaste bâtiment dont la masse imposante défiait les flots mutinés. Il était, en outre, chargé de butin et de pelleteries, ramassés dans les forts. En sorte que nos gens, qui pouvaient manquer de tout dans ces pays désolés, étaient très bien servis, bien que de force, par messieurs les Anglais.

Le chevalier d'Iberville revint ainsi plusieurs fois de ses excursions, chargé de riches dépouilles, qu'il déposait à Québec, et qui étaient très utiles à la colonie dans ces temps où les champs n'étaient cultivés qu'à grand' peine, faute de bras que l'on employait ailleurs, et à cause des Iroquois toujours au guet pour détruire et brûler.

En 1688, d'Iberville repartit pour la baie d'Hudson, et y resta avec 14 hommes, après avoir renvoyé son bâtiment à Québec.

Pendant qu'il était là, trois vaisseaux anglais n'osant l'attaquer à force ouverte, cherchèrent à l'attirer dans un piège, afin de le massacrer, lui et les siens. Découvrant leur perfidie, il tombe sur eux à l'improviste et leur fait payer cher la trahison qu'ils méditaient.

Quelque temps après, les Anglais étant revenus devant le fort Sainte-Anne, il les repousse encore et saisit un de leurs navires. Au milieu de la quantité de voiles ennemies qu'il prenait à son gré, d'Iberville qui était embarrassé du grand nombre de ses prisonniers leur abandonna un vaisseau pour retourner en Angleterre, et s'embarqua lui-même pour la cité de Champlain sur le plus gros, rempli de pelleteries.

La France avait alors presque toute l'Europe sur les bras. Elle luttait seule contre l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Espagne, la Savoie et l'Italie, "multitude d'ennemis, dit Garneau, qui prouvaient sa puissance." Mais cette guerre l'empêchait d'envoyer au Canada les secours dont il avait besoin.

Le nombre des habitants de la Nouvelle-France, en 1689, ne dépassait pas 15,000, tandis que les Anglais comptaient en Amérique 200,000 colons. Aussi ces derniers, en comparant leurs forces à celles du Canada, croyaient n'avoir qu'à étendre la main pour le prendre. Mais les Canadiens leurs firent essayer plusieurs fois de cruelles déceptions.

Sans attendre les Anglais, leur bravoure instinctive les porta à aller les combattre chez eux, non à la manière de l'antique Horace,

les uns après les autres, mais à leur manière, un contre vingt à la fois. Pour cela, ils résolurent de les assaillir en même temps à la baie d'Hudson, dans la Nouvelle-York et sur les différents points de leurs frontières septentrionales.

A la baie d'Hudson, Juchereau de la Ferté, lieutenant d'Iberville, enlève le fort du Nouveau-Severn. A Sainte-Anne, autre poste de cette baie, d'Iberville enlace dans leurs propres filets deux vaisseaux anglais et s'en empare.

Sur ces entrefaites, deux de ses hommes que les Anglais avaient fait prisonniers, dans un de leurs bâtiments, saisissent tout à coup des armes, tuent leurs gardiens, tiennent les autres en respect, et par cet acte inouï d'audace, prennent à eux deux seulement, possession du navire.

D'Iberville remit le commandement de la baie d'Hudson à son frère de Maricourt, et fit voile pour Québec, toujours sur des bâtiments fournis par nos bons Anglais.

Arrivé à Québec, il trouve la colonie toute émue du massacre de Lachine. Trois expéditions étaient mises sur pied pour venger ce malheur que l'on attribuait à l'instigation des Anglais. D'Iberville, Repentigny, de Montigny, Le Ber du Chêne et de Bienville firent partie de l'une d'elles, composée de 200 Canadiens et Sauvages, à la tête desquels se trouvaient MM. d'Ailleboust de Mantet et le Moyne de Sainte-Hélène.

C'était durant l'hiver 1689-1690. On se mit en route "le fusil en bandoulière, le paquet de provisions sur les épaules, les raquettes aux pieds, la gaieté et l'espérance au cœur." (Ferland.) Le froid était si intense qu'il fallait casser un pied de glace d'épaisseur pour avoir de l'eau et rompre le pain à coups de hache. On se dirigea vers Albany, puis sur Schenectady.

Les habitants de ce lieu ne croyaient pas qu'il fût possible à des créatures humaines, dans les conditions où se trouvaient les Canadiens, de venir si loin, en hiver, les attaquer. C'est, qu'en vérité, nos pères accomplirent des actions qui semblaient au-dessus de la nature. Déjà ils étaient rendus aux portes de Schenectady, pendant qu'une tempête de neige soufflait avec violence et qu'il faisait nuit. Tout à coup ils poussent un cri formidable, enfoncent les maisons, massacrent ceux qui résistent, enchaînent les autres, et livrent la ville aux flammes. Cette surprise, cette tuerie, ces combattants d'un nouvel ordre qui arrivent de centaines de milles de distance, et qui apparaissent soudain dans la tempête et la nuit,

comme les génies de la destruction, font encore planer sur Schenectady une ombre d'horreur et d'épouvante.

Les deux autres expéditions eurent un aussi facile succès ; elles renversèrent plusieurs forts et firent mordre la poussière à quantité d'Anglais.

Les colonies anglaises, terrifiées, se réunirent en congrès pour aviser aux moyens de parer à ces éventualités malheureuses. Elles mirent en parallèle leurs ressources avec celles du Canada. A la vue de leur supériorité numérique, de la grandeur de leurs moyens d'action, elles n'en revenaient pas de surprise, non seulement de ne s'être pas emparées plus tôt de Québec, mais encore d'avoir été si souvent battues par une poignée d'hommes. La cause en était, selon eux, dans le manque d'un plan bien suivi. Avec plus d'attention on allait en finir avec les Français. D'avance, on se réjouissait de les chasser tous d'Amérique. Des armements furent donc lancés sur le Canada. Mais contre leur attente, les colonies anglaises virent leurs troupes et leurs navires repoussés de partout et ne trouver que la ruine. Phipps lui-même, malgré sa sommation pleine de morgue au gouverneur de la Nouvelle-France, avait levé honteusement le siège de Québec, tout étourdi de la réponse foudroyante que M. de Frontenac lui avait envoyée, selon sa promesse, par la bouche de ses canons.

Les colonies anglaises, qui étaient tellement sûres de la victoire qu'elles avaient compté sur la prise du Canada pour payer les frais de cette guerre, furent plongées dans la stupeur.

On n'eut plus d'espérance que du côté de l'Angleterre où une flotte s'organisa pour venger cet échec humiliant. Elle était commandée par le chevalier Francis Wheeler, et devait enlever toutes les possessions françaises en Amérique. Son dessein était de s'emparer d'abord de la Martinique, d'arrêter à Boston prendre du renfort, et venir ensuite assiéger Québec. Mais à peine fut-elle rendue à la Martinique qu'elle essuya une défaite qui coupa court à toute cette expédition.

Alors les Anglais, tremblants et désespérés, se tinrent coi. Mais les Canadiens, insatiables de combats, résolurent de prendre l'offensive à leur tour.

D'Iberville, dont la parole était d'un grand poids dans la balance des délibérations, passe en France, et conseille de faire la conquête entière de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve. Par là on ruinerait le commerce des Anglais que les pêcheries alimentaient, et on arrê-

terait les progrès de leur marine qui augmentait de jour en jour, dans ces excursions lointaines.

La Cour ayant agréé son projet, d'Iberville partit de Rochefort avec deux bâtiments, et cingla vers le Cap-Breton, où il jeta l'ancre. Après y avoir pris des informations, il se remit en mer. Arrivé à l'embouchure de la rivière St-Jean, il rencontre trois navires anglais qu'il attaque aussitôt, et avec tant de violence, qu'en un moment le "Newport," de 24 canons, tombe entre ses mains. Les autres ne s'esquivèrent que protégés par une brume épaisse qui survint tout à coup.

D'Iberville alla ensuite avec le baron de St-Castin et deux cents sauvages assiéger Pemaquid, la forteresse la plus considérable des Anglais en Amérique. Elle avait des murailles de 22 pieds d'élévation, garnies de canons, et flanquées d'une tour. Mais aux premières bombes qui éclatèrent dans la place, le colonel Chubb, qui en était le commandant, signa une capitulation, et le fort fut rasé.

Après la destruction de ce fort, d'Iberville descendit sur l'île de Terre-neuve. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre lui et M. de Brouillan, gouverneur de la partie française de cette île, et dont le nom était bien caractérisé. Les Canadiens que d'Iberville s'était attachés par son naturel généreux, ayant déclaré formellement qu'ils n'obéiraient qu'à lui, le gouverneur, ne pouvant se passer d'eux, céda. On se réunit donc pour prendre la ville de St-Jean. Tous ceux qui osent leur disputer le passage sont culbutés. Rien n'arrête d'Iberville qui commande l'avant-garde, ni un corps d'ennemis, embusqué dans des rochers, au haut desquels il s'élançait et d'où il les précipite, ni deux forts que d'un choc violent il renverse dans sa course ; aucune résistance ne l'empêche de pénétrer avec les siens dans la ville. Le gouverneur anglais, hors de lui, se rend à l'instant. La ville est réduite en cendres, et ses habitants sont menés en Angleterre ou à Bonneviste.

M. de Brouillan repartit pour Plaisance. Mais d'Iberville, infatigable, résolut de continuer la campagne avec 125 Canadiens. L'entreprise paraissait impossible, à cause de l'hiver et des difficultés énormes qu'elle présentait. On risquait cent chances contre une de n'en jamais revenir. Qu'importe ? On le voulut. On réussit. En deux mois, d'Iberville et ses compagnons s'emparent de tous les postes, tuent 200 ennemis, et font 6 à 700 prisonniers. Il ne restait plus aux Anglais que Bonneviste et l'île de la Carbonnière, inabordable en hiver. Parmi ceux qui se distinguèrent dans l'île de

Terreneuve, on cite de Montigny, Boucher de la Perrière, d'Amours de Plaine, Dugué de Boisbriant.

Arrêtons-nous ici un moment pour contempler d'Iberville et ses compagnons. "Munis chacun d'un fusil, d'une hache de bataille, d'un couteau-poignard et de raquettes" (La Potherie), ils s'avancent d'horizon en horizon sur d'immenses steppes de neige. La faim, la fatigue, la distance, le froid, rien ne leur coûte. Confiant dans leur courage indomptable, animés par la parole et l'exemple de leur chef, électrisés par son regard, les Canadiens bravent tout. La nature seule de ces parages constituait par elle-même un grand danger; et là, cette petite troupe allait attaquer, dans leurs forts, des ennemis nombreux et puissants, défendus par du canon, et de plus extrêmement attachés à leurs intérêts. Ne pourrait-on pas dire: O entreprise téméraire et insensée! Mais il y a des gens, marqués d'un signe extraordinaire, dont les actes déjouent toute combinaison, et que seule une valeur surhumaine peut inspirer. Ces gens avaient une foi robuste dans la réussite de leur entreprise, foi sans inquiétude qui les rendait toujours dispos et joyeux, foi surtout dans le héros qui les conduisait et qu'Homère aurait appelé divin. Selon Charlevoix, ils lui étaient comme la dixième légion était à César, prêts à le suivre au bout du monde.

D'Iberville se préparait, dès le commencement du printemps, à se jeter sur Bonneville et l'île de la Carbonnière, quand son frère M. de Serigny arriva de France, avec une escadre de cinq vaisseaux, lui intimant un ordre de la Cour de s'emparer du fort Nelson.

Obéissant à cet ordre, d'Iberville quitta Terreneuve, et se rendit à la baie d'Hudson. L'entrée de cette baie était obstruée par des banquises énormes qui s'écroutaient tout-à-coup avec un fracas épouvantable. Un de ses bâtiments fut écrasé. Partout sur terre comme sur mer, notre héros est prêt, vole au devant du danger, renverse les obstacles, et se couvre de gloire.

Il avait perdu de vue ses navires, renfermés par de hautes montagnes de glace, lorsqu'il arriva seul, sur le Pélican, en face du fort Nelson. Derrière lui louvoyaient trois vaisseaux anglais, le "Hampshire," le "Hudson-Bay" et le "Dehring," et il allait se trouver placé entre deux feux. La partie, certes, n'était pas égale. Si son bâtiment avait 50 canons, le "Hampshire" en avait 56, le "Dehring" 36, le "Hudson-Bay" 32; ce qui faisait 124 canons, outre ceux du fort, du côté des Anglais. Il était donc perdu. Les ennemis, dans leur joie, riaient de bon cœur. Ils lui criaient de se

rendre, qu'ils le tenaient enfin.—Quelle prise ils avaient faite ! Quel trophée que ses dépouilles ! Quel triomphe pour eux aux yeux de l'Angleterre ! Quelle récompense ils allaient recevoir !—Mais d'Iberville, comme les soldats de la vieille garde, ne se rendait pas. C'en est donc fait ! Il va finir ici ses jours ! Qu'on se détrompe. La mort part trop rapide de ses bras pour ne pas être à ses ordres. Depuis longtemps, elle semble le craindre et le respecter, elle qui ne craint ni ne respecte rien ; depuis longtemps elle s'étonne de ce courage qui l'affronte sans cesse, et qui la tuerait elle-même, si la mort, comme dit un grand écrivain, pouvait être tuée.

Le chevalier d'Iberville, emporté par un de ces mouvements sublimes dont étaient agités les antiques héros, s'élança, voiles déployées, contre ses adversaires. Ceux-ci, étonnés, se mettent en ligne, le "Hampshire" en tête. Un détachement de Canadiens se tient prêt à sauter sur le pont du vaisseau anglais. Heureusement celui-ci, revirant soudain de bord, évite l'abordage. Le "Pélican," en lâchant ses bordées, range à distance le "Hudson-Bay" et le "Dehring." Mais il souffrit beaucoup de la part du "Hampshire" qui hacha ses manœuvres et le perça à faire eau. Le "Hampshire" profitant de son avantage, cherchait à resserrer le "Pélican" contre un bas-fond. Cependant d'Iberville dirigea si habilement son vaisseau, malgré ses avaries, qu'il réussit à déjouer cette manœuvre. Déjà on se mitraillait depuis trois heures et demie, lorsque le "Hampshire" et le "Pélican" en vinrent à une résolution suprême. On charge de côté et d'autre toutes ses pièces à couler bas son adversaire. Le moment était solennel. Les forces de l'âme et du corps, surexcitées par le sentiment de la situation, acquièrent leur plus grande énergie. On veille à ce que les canons et la mitraille produisent tout leur effet meurtrier. Le "Hampshire" tonne le premier. Le "Pélican" riposte de ses foudres. Le "Hampshire" n'y tient pas. Dans le fracas de l'explosion, il glisse un moment, puis s'engloutit tout entier dans les flots.

Sans perdre de temps, d'Iberville court à l'"Hudson-Bay," qui amène aussitôt son pavillon. Il donne alors la chasse au "Dehring," qui, moins endommagé que le Pélican, put se sauver.

Ainsi une bravoure sans limite triomphait, et changeait en amertume la joie des ennemis. Un seul vaisseau français avait mis hors de combat trois vaisseaux anglais et revenait maintenant contre le fort. D'Iberville se préparait à en faire l'assaut quand,

par un bonheur inespéré, le reste de son escadre arrive. On bombarde alors la place, et elle se rendit.

La prise de ce fort acheva de mettre la France en possession de toute la baie d'Hudson.

Pendant que ces coups se frappaient en Amérique, à l'avantage du Canada, la France, en Europe, était partout victorieuse. C'était l'époque où Luxembourg, Catinat, Boufflers, Vendôme, Tourville, Château-Renault, Jean Bart, Duguay-Trouin gagnaient leur haute renommée. Mais ces victoires brillantes épuisaient la France. D'un autre côté, les autres nations, par leurs défaites successives, étaient aux abois. Dans cette guerre, l'Angleterre avait vu périr son commerce : 4,200 bâtiments marchands lui avaient été enlevés par les Français. Pour mettre fin à tant de calamités, on résolut de faire la paix, qui fut signée à Ryswick, le 20 septembre 1697.

D'Iberville, retourné en France, ne dort pas sur ses lauriers. Le repos pesait à cette nature ardente, Il lui fallait de nouveaux travaux, une nouvelle gloire. Après avoir été un agent nécessaire de destruction, il voulait être un agent utile d'édification. Il proposa donc au ministère de former un établissement à la Louisiane. Le ministère y consentit, et M. de Pontchartrain mit à ses ordres deux navires sur lesquels il s'embarqua à la Rochelle, dans le mois de septembre 1698. Il releva les côtes de la Floride, passa devant Pensacola, et s'arrêta dans la baie de la Mobile. Etant revenu mouiller à St. Domingue, il reprit la mer, et "trouva enfin, perdue au milieu de terres basses et couvertes de roseaux (Garneau)", l'embouchure du Mississipi, qu'on avait cherchée en vain jusque-là. Le chant du Te Deum retentit en action de grâces sur ces rives vierges. La découverte de l'entrée du Mississipi ajoute un nouveau joyau à la couronne d'Iberville. Son nom s'allie désormais avec les noms des Marquette, des Joliet, des La Salle, à celui du grand Meschacébé.

Après avoir bâti un fort dans la baie de Biloxi, située entre le Mississipi et la Mobile, il repassa en France, où le roi lui donna, en récompense de ces services, le titre de chevalier de St. Louis. Nommé gouverneur général de la Louisiane, il repartit quelque temps après pour descendre une colonie canadienne à Biloxi. Ici, il ne faut pas oublier que le fondateur de la Louisiane était Canadien ; et nous aimerons à dire que les premiers qui s'y établirent furent des Canadiens, que la Nouvelle-Orléans, après la mort d'Iberville, dut son origine à un Canadien, de Bienville. Et où le nom

Canadien n'a-t-il pas paru et brillé sur toute cette vaste terre de l'Amérique du Nord ?

En 1701, d'Iberville quitta de nouveau la France, avec trois bâtiments de guerre pour éloigner de la Louisiane les Anglais, qui la convoitaient. Il améliora certaines positions, et bâtit un fort sur la Mobile.

Il parcourut ensuite le pays pour en connaître les productions, et fit le dénombrement des habitants, nota les bois, les métaux, les pelleteries, etc.

Sachant que le meilleur moyen de coloniser est de fixer les cultivateurs sur le sol, il commence une habitation agricole sur le territoire de la Mobile; de Bienville y transporte les habitants de Biloxi et la Mobile devient le chef-lieu de la Louisiane.

On était alors en pleine guerre de la succession d'Espagne. Relevé d'une attaque de fièvre jaune, d'Iberville s'offrit au Cabinet de Versailles pour détruire les flottes anglaises de la Virginie et de Terre-neuve, surprendre la Barbade et d'autres îles occidentales. Il fit voile pour les Antilles, en 1706, d'où il cingla vers l'île de Nevis dont il s'empara, à sa manière toujours, c'est-à-dire, d'une manière qui en valait la peine. Car il prit 30 navires, fit prisonnière toute la population avec son gouverneur et plus de 7,000 nègres.

Dans cette guerre de la succession d'Espagne, d'Iberville était d'une extrême utilité. Mais l'heure sonnait déjà pour son rappel d'ici-bas. A peine âgé de quarante-quatre ans, il devait terminer le cours rapide d'une vie remplie d'actions généreuses et héroïques.

Sa nature d'acier avait résisté aux rigueurs du climat des hautes latitudes. Lui qui avait tant combattu ne périra pas dans les batailles. Les mers non plus ne l'engloutiront pas, elles qu'il avait sillonnées parmi les glaces et les tempêtes.

Mais les chauds rayons du Midi, les zones fleuries et embaumées devaient lui être fatales. La fièvre jaune, en effet, comme un serpent, était cachée sous les fleurs. C'est elle qui lui donna la mort, à la Havane, le 9 juillet 1706, lorsqu'il se disposait à tomber sur les flottes marchandes de la Virginie et de Terre-neuve, et à ravager les côtes des colonies anglaises.

M. Léon Guérin, auteur de l'histoire maritime de France, dit du chevalier d'Iberville ces paroles remarquables... "C'était un héros dans toute l'étendue de l'expression. Si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats avec les plus faibles moyens matériels avaient eu

l'Europe pour témoin, et non les mers sans retentissement des voisinages du pôle, il eût eu, de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville, et fût sans aucun doute parvenu aux plus hauts grades et aux plus grands commandements dans la marine."

Oui, mais quoi qu'il en soit, sa gloire ne se perdra pas. Nos histoires, nos littératures, nos poètes célèbrent déjà ce grand homme. L'écho de cette gloire, affaibli par le bruit des affaires et des occupations qui absorbent tout peuple naissant, se recueillera dans la postérité. L'écho de cette gloire étouffé maintenant par le bruit des affaires et du travail matériel qui dénotent le besoin physique d'une nation qui commence, se répercutera quand nous serons plus nombreux. Alors, mêlés aux événements généraux du monde, nous évoquerons du tombeau nos ancêtres, afin qu'à leur apparition éclatante, notre patriotisme soit électrisé, et nos forces centuplées. Les actes de l'époque héroïque de notre histoire sont comme une semence dans le champ de la patrie : cette semence croîtra, deviendra un grand arbre, qui couvrira de son ombre un grand peuple et étalera aux regards des autres nations ses fleurs et ses fruits de gloire, dont nous nourrirons nos âmes, pour avoir en nous une vie forte et sublime.

Le chevalier d'Iberville possédait toutes les qualités qui font le guerrier. Il avait l'intelligence de la stratégie, le courage de l'âme, et la vigueur du corps. Chef, non seulement il commandait, mais il se battait aussi bien sur mer que sur terre avec une bravoure qui le mettait au-dessus de tous périls.

Dans cet homme redoutable, on remarquait aussi la bonté et la générosité, c'est-à-dire qu'il avait l'esprit éminemment chevaleresque des guerriers de France. S'il était terrible aux forts, il était doux aux faibles. Lui et Denis Bonaventure donnèrent, en 1692, 554 livres tournois pour le rachat de femmes et d'enfants.

Parmi cette pléiade de héros que la France voyait paraître, et qui remplissaient l'univers de leur splendeur, d'Iberville, quoique placé sur un théâtre moins élevé, est digne de figurer aux premiers rangs. Réunissant en lui le génie de l'homme d'état au génie de l'homme de guerre, il voyait de haut pendant que ses bras frappaient fort. Nous l'avons vu tenir l'Amérique Septentrionale, du Nord au Sud, pour présenter tout un monde à la France. Dans son plan gigantesque, lui ouvrant deux entrées par l'Océan, il reliait de plus le Canada à la Louisiane, par des postes établis sur le bord des grands lacs et des rivières, afin d'opposer aux ennemis, par cette facile com-

munication, des défenses toujours prêtes. Il assurait définitivement l'Amérique à sa mère-patrie. Ainsi, au lieu du *Canadian Dominion* et des États-Unis actuels, nous aurions encore la Nouvelle-France, et peut-être dirions-nous les États-Unis français ; et la langue française, des glaces du pôle aux feux des tropiques, serait la langue du Nouveau-Monde. Quelle ne serait pas la gloire de la France !

Mais il était marqué dans les desseins du ciel que l'astre de Louis XIV, monté au zénith, aurait bientôt son déclin et son coucher. Depuis longtemps, le trône du grand monarque s'élevait au-dessus de tous les trônes de la terre. Déjà le signal de son écoulement se donnait.

Et le Canada fut abandonné à lui-même.

Néanmoins, sans autre ressources que son courage et sa nature à la fois active et résistante, il triomphe encore de l'Angleterre et de ses colonies ; et ce n'est qu'après un siècle de combats, lorsqu'il n'a plus qu'un souffle de vie, qu'une goutte de sang, qu'il est enseveli par les flots toujours renouvelés de ses ennemis,—pour y périr ? Non, le fruit de tant de travaux, de tant de gloire ne périt pas. La force vitale de la nation engloutie est trop grande pour que d'elle-même elle ne remonte pas à la surface. La voilà ! elle prend terre, devient un noyau qui augmente sans cesse contre les vagues écumanées, et s'étend jusqu'aujourd'hui en envahissant, par le travail, son ancien domaine. Les Anglais et les Américains, stupéfaits, la voient menacer de recouvrer dans l'avenir la puissance et l'ascendant qu'elle aurait eu, si le cours de ses victoires depuis les d'Iberville, les Montcalm et les Lévis n'eut pas été interrompu.

Maintenant, pour en venir à quelque chose de pratique, que dirons-nous ? Que conseillerons-nous ? N'est-ce pas d'élever un monument au guerrier dont nous nous sommes entretenus, dans la ville de Montréal, par exemple, où il est né, au milieu d'une de nos places publiques, afin qu'il puisse être constamment en vue de la foule, trop oublieuse de son histoire ? Les étrangers aussi apprendront par là ce qu'étaient nos aïeux, nous en féliciteront, nous respecteront. Il faut remarquer que nous sommes sous la domination d'un peuple dont les flottes parcourent toutes les mers. Dressons donc une statue au marin incomparable dont le souvenir rappelle que la France était autrefois maîtresse des océans autant que reine sur terre, et que ses illustres enfants ont fait éclater sur les flots des prodiges de valeur à nul autre pareils. C'est par ce souhait, (puisse-t-il se réaliser) que nous terminons notre travail.

L. GOUGEON.

LE COMTE DE MUN ⁽¹⁾

Une haute et belle silhouette de croyant, dévot de la patrie, soldat de la foi !

Les rieurs l'ont baptisé : " Le cuirassier mystique ", et il s'est trouvé que, sans s'en douter, les rieurs avaient raison. Le qualificatif ironique devenait, appliqué à celui-là, un surnom grave, un hommage rendu par ses adversaires même, et à leur insu, au cavalier héroïque de Metz, au chrétien fervent de Paris.

Vous souvient-il de ce tableau que pas un de la génération qui vit le désastre n'a regardé sans un serrement de cœur, devant lequel j'ai vu quelques vieux soldats s'arrêter avec un juron attendri et une arme brève au coin de leur paupière tannée ? . . .

Je ne me souviens plus du titre, mais la photographie, la gravure se sont tellement emparées de l'œuvre qu'il me suffira d'en indiquer le sujet.

Au plus fort de la défaite, un cavalier français, démonté—un cuirassier, même, je crois — maintient debout contre sa poitrine, un officier dont la vie coule, par flots rouges, contre sa large plaie. Le soldat, blessé, lui aussi, enlace du bras gauche ce jeune homme qui fut son chef et qui va mourir, et de la main droite il fait feu, sans cesse, avec la bravoure folle des désespérés, sur l'ennemi invisible que l'on devine tout près.

Où sont les chevaux ? . . . Morts dans quelque repli de terrain, les jambes sciées par un obus ou le poitrail béant ! Où sont les camarades ? . . . Bien loin, balayés comme des feuilles mortes par le tourbillon de la déroute ! Où est le drapeau ? . . . Ici ! Il tremble, déchiqueté, bleu de poudre, blanc de poussière, rouge de sang, entre les doigts frêles du moribond.

Et ce soldat, ce héros, va donner son existence, ses amours, ses espoirs, pour rester, jusqu'à la minute suprême, fidèle à son chef et à son drapeau !

M. de Mun est ce cuirassier-là.

Alors que l'on a " décloué Jésus-Christ " pour faire, avec sa croix, du bois pour la laïque, M. de Mun a ramssé son Maître saignant, il

(1) Le *Gaulois* a publié sur le comte de Mun un remarquable article de la dame Séverine, qui écrit dans ce journal sous le pseudonyme de Renée. L'on sait que cette femme a conquis une célébrité parisienne en soutenant les doctrines socialistes et les théories de l'émancipation de son sexe. Il était piquant de voir son jugement sur le chef de l'école sociale catholique en France. Nous le donnons sans commentaires, laissant à nos lecteurs le soin de corriger eux-mêmes quelques expressions hasardées, quelques nuances inexactes.—(*Annales Catholiques.*)

l'étreint contre sa large poitrine, où bat un cœur plein de loyauté vaillante ; il dédaigne sa propre défense dans la bataille de la vie, ses intérêts, les gloires de ce monde, pour ne songer qu'au martyr dont la sueur et le sang l'inondent, et à l'étendard sacré, dont les plis retombent sur eux, ainsi qu'un linceul.

Ah ! la belle lutte, le noble combat ! Et comme ceux-là mêmes qui ne sont ni les amis ni les disciples de M. de Mun saluent de grand cœur le chevalier qui défend sa France et son Dieu !

*
* *

Il ne défend pas que cela !

Il est le tenant — et c'est par là qu'il est cher à quelques-uns de ses ennemis — il est le tenant de l'humanité tout entière, celui qui pourrait dire, comme l'écrivain antique : “ Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.”

Ce riche a le souci des pauvres ; ce noble s'inquiète des anonymes ; cette épaulette d'or songe aux galons de laine ; cet orateur est le porte-parole des muettes souffrances. . .

Il n'a pas été fait à la Chambre une proposition généreuse, on n'a pas une seule fois prononcé le nom de charité ou évoqué l'idée de justice, sans que M. de Mun ait apporté l'obole de son talent, l'appui de son autorité.

Et cela, en laissant de côté les ignominies ou les bas calculs du parlementarisme — plus près, souvent, de ses adversaires que de ses amis.

C'est lui qui a dit : “ Lorsque la patrie est en danger, tous les dissentiments politiques disparaissent, et il ne reste plus que des Français unis dans un seul but. Les partis doivent également s'unir tous dans une œuvre de paix sociale.”

Et, comme il le disait, il l'a fait.

*
* *

Ces paroles-là ont été prononcées le 11 juin 1888, à cette séance curieuse où l'on vit Camélinat et M. de Mun marcher ensemble contre cette effroyable calamité qui s'appelle le travail des femmes et des enfants dans les manufactures.

C'est la seule fois que j'ai entendu M. de Mun au palais Bourbon, et nous étions quelques-uns, dans les tribunes, d'opinions bien diverses, réunis, par son discours, en une commune et indicible émotion.

Le Centre ricanait, comme il a coutume, quand il s'agit d'équité et surtout de compassion. La gauche écoutait, muette, un peu gênée de voir ce royaliste défendre une question ouvrière, inscrite au programme de la plupart des radicaux — mais si bien oubliée !

À l'extrême gauche seule, quelques hommes regardaient, pensifs, cet aristocrate dont le cœur s'ouvrait si large pour les sans-apanage et les sans-nom, cet heureux qui connaissait si bien les maux du

peuple, ses lourds devoirs, ses maigres droits et ses innombrables misères, ce fils de chouan qui arrivait des landes de Bretagne pour prêcher pitié et miséricorde envers la descendance de ceux qui firent la Terreur !

Il y avait dans les yeux de ces tribuns populaires de l'étonnement, une vague sympathie. . .

Dans la salle immense tombait, avec le jour mourant, un apaisement de fraternité, et les rouges lueurs du soleil lointain semblaient le reflet d'un bûcher colossal où flambaient enfin, pêle-mêle, toutes les haines et tous les malentendus de l'humanité.

Ce discours-là, c'était presque le sermon sur la montagne. . .

* * *

Je le regardais, moi aussi, ce saint Paul moderne — très moderne même — tandis qu'il parlait, et je constatais, une fois de plus, la vérité de ce que je disais l'autre jour : combien chez tous les hommes qui sont vraiment "quelqu'un" l'aspect extérieur correspond étroitement à l'état de l'âme.

Celui-ci est à la fois patricien, un apôtre et un guerrier.

Eh bien, voyez-le.

De haute stature, mais gardant intacte la cambrure du sous-lieutenant, des épaules larges sur lesquelles la cuirasse devait tendre comme jersey d'acier, des cheveux épais et ras pointant sur le front à la Marie Stuart, le nez fort, la moustache drue, il est ce que les chefs militaires appellent : un beau soldat.

Quant à son origines, il leur doit sa grande distinction, sa suprême élégance, et, disons le mot, cette coquetterie masculine qui fait que, si jamais ce catholique rêvait la canonisation, ce n'est pas l'exemple de saint Labre qu'il suivrait pour l'obtenir.

Je ne l'en blâme pas — il s'en faut !

J'aime que les sang-bleu restent fidèles aux traditions de tenue de leurs ancêtres, et j'aime surtout que, comme M. de Mun, ils restent Français de costume, Français d'allure, qu'ils n'empruntent aux palefreniers d'outre-Manche ni leurs vêtements, ni leur attitude, ni leur jargon.

Aussi, la troisième face de cette personnalité si profondément intéressante, le côté missionnaire de M. de Mun, ne rappelle en aucune façon les prédicants anglais, ce qui est un peu l'écueil, chaque fois qu'un laïque se mêle de propager la "bonne parole."

C'est qu'il prêche l'Évangile et pas la Bible, les pitiés infinies du Christ et point les colères fulgurantes de Jéhovah.

Puis il a, physiquement, de l'apôtre le regard et le geste, l'œil très perçant qui lit au fond des consciences et que voile, parfois, une brume d'émotion quand il parle des humbles, et la mimique enveloppante ou vengeresse des preneurs d'âmes et des dompteurs de méchants.

Quand il tient la tribune, il la tient bien ; et tel est le respect

qu'inspire sa vie, l'estime qu'attire son caractère, que les interrupteurs sont rares et — le fait est inouï dans ce Parlement! — presque polis.

Une vieille dame m'a dit :

— C'est le Père de Ravignan qui revient.

Je n'ai pas connu le grand orateur catholique, mais je sais que M. de Mun a de lui une qualité précieuse : l'attraction féminine :

Non seulement il a une adorable compagne qui est la joie de son cœur, l'orgueil de son foyer, et pour laquelle il est comme un chevalier du vieux temps, mais il a su grouper autour d'eux un cercle d'amitiés charmantes, et il a fait de ces oisives que l'ennui tourmentait des militants du bien — un petit bataillon sacré qui va secourir les infortunes et consoler les agonies.

Comment en serait-il autrement ? Il prêche et pratique tout ce qui a fait du catholicisme le maître de la femme : la tendresse, l'amour des pauvres, la charité poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, la miséricorde infinie . . .

Il fait de ces mondaines des socialistes, socialistes chrétiennes bien entendu, mais des socialistes dans le sens le plus haut, le plus humain du mot.

Il y a bien longtemps que je l'ai dit : la Charité, c'est le commencement de la Justice !

* * *

Le rôle de M. de Mun dans l'avenir, je l'ignore.

Je sais seulement — et ma science sur lui veut s'en tenir là — qu'il sera toujours bon envers les malheureux, pitoyable aux vaincus, qu'il défendra envers et contre tous ses frères en humanité.

Ses sœurs aussi. Cet article est presque le paiement d'une dette.

A la Chambre, le 11 mars dernier, dans cette séance dont j'ai parlé, M. de Mun fut l'avocat de toutes les pauvres créatures qu'abîme et assassine la meurtrière besogne des fabriques, des ouvrières dont le labeur tue la jeunesse, des enfants dont l'effort précoce tue la santé . . .

Il a dit : " Les travailleurs sont des faibles ayant besoin de justice et d'humanité. L'ouvrière qui est à l'atelier n'est plus une femme ; sa situation ne saurait être supportée plus longtemps. Et l'enfant a droit, comme elle, à la protection de la société."

Au nom de tous ceux-là, monsieur le comte, de celles qui souffrent et peinent dans l'enfer des usines, des petits qui n'ont pas mérité leur affreux sort, de cette foule triste en jupe élimée et en culottes trouées qui a tout mon cœur, permettez-moi de vous offrir ces lignes — comme des fleurs de pauvres, liées par un fil rouge en un humble bouquet !

RENÉE.

BIBLIOGRAPHIE

Vie du Père Louis della Vagna, religieux capucin, curé de Sainte-Marie, Toronto, de 1856 à 1857. (En anglais.)

Cette courte notice est due à la plume de M. H. F. McIntosh, un des rédacteurs de l'excellent journal de Toronto, *The Catholic Weekly Review*. Elle est aussi intéressante qu'édifiante, et elle a mérité la chaleureuse recommandation de Mgr Walsh, évêque de London. Le prélat, conclut en disant: "J'ai été le successeur immédiat du P. della Vagna, comme curé de Sainte-Marie, et je n'oublierai jamais l'estime, la vénération qu'avaient pour lui les fidèles de cette paroisse. Tous, à dire vrai, le regardaient comme un saint; ses paroles aussi bien que ses exemples ne s'effaceront jamais de leur mémoire. Puisse le Seigneur envoyer toujours à son Église des prêtres qui lui ressemblent."

Né à Gênes (Italie) en 1801 Louis della Vagna entra dans l'Ordre des capucins en 1825. En 1850 Mgr de Charbonnel fit sa connaissance durant son voyage de Rome; et obtint que le saint religieux le suivit au Canada, après plusieurs années de ministère exercé en Angleterre et en Irlande. Sa carrière dans ce nouveau champ fut courte, mais laissa des souvenirs impérissables. Il mourut le 17 mars 1857.

Lorsqu'il y a un peu plus d'un an on démolit l'église Sainte-Marie, pour la rebâtir plus grande et plus belle, on exhuma le corps du saint religieux et au grand étonnement de tous, on le trouva parfaitement conservé. C'est à cette circonstance qu'est due la notice présente.

Annuaire du Sacré-Cœur pour l'année 1889.

Le zélé directeur de l'Apostolat de la prière vient de publier la première partie de cet annuaire, c. à. d. un calendrier des indulgences que peuvent gagner les membres des diverses confréries et associations. La seconde partie est annoncée comme devant paraître prochainement; elle exposera le trésor de piété et de sainteté que renferme la *Ligue du Cœur de Jésus*. C'est assez dire que l'une et l'autre partie se recommandent non-seulement aux personnes pieuses, mais à tous les fidèles.

Les Héroïnes de la Nouvelle-France. (Traduit de l'anglais.)

Cette petite brochure est la traduction d'un intéressant travail de M. James McPherson LeMoïue. Elle retrace les actions merveilleuses de madame de Champlain, de madame de la Tour et de mademoiselle de Verchères.

Le traducteur, M. Raoul Renault, y a joint une notice sur madame de la Pérade, l'héroïne de Verchères. Le tout ne saurait manquer d'intéresser au plus haut point quiconque sent battre dans sa poitrine un cœur canadien.

Résumé des travaux de la Convention Générale Canadienne tenue à Nashua les 26 et 27 juin 1888.

Nous comptons parler plus au long, dans notre prochain numéro, de ce beau travail dû à la plume du Rév. Père Chouinard, et lu par lui à une assemblée convoquée le 27 septembre dans la grande salle du Collège St. Viateur, Bourbonnais.

Traité élémentaire d'Hygiène privée par le Dr. J. L. Desroches.

Il est impossible d'exagérer l'importance de l'hygiène. Aussi devons-nous saluer avec plaisir l'apparition de tout livre capable de répandre dans le public des notions claires et pratiques de cette science. Nous sommes heureux de pouvoir dire que celui du Dr. Desroches, nous semble posséder ces qualités à un haut degré.

D. C.